

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

HISTOIRE
DES
ORIGINES DU CHRISTIANISME
A MADAGASCAR

THÈSE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
pour obtenir le grade de bachelier en théologie

PAR
DANIEL KECK



PARIS
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER
IMPRIMERIE CHAIX
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE TROIS MILLIONS
Rue Bergère, 20
1898

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

HISTOIRE

DES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

A MADAGASCAR

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 21 juin 1898, à 4 heures

PAR

DANIEL KECK



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER

IMPRIMERIE CHAIX

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE TROIS MILLIONS

Rue Bergère, 20

1898

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. É. VAUCHER, Président de la soutenance.

MM. S. BERGER, }
R. ALLIER, } examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

N° 242

INTRODUCTION

Madagascar : Voilà un nom souvent prononcé depuis quelque temps et qui éveille bien des questions et provoque bien des préoccupations dans tous les esprits religieux de notre pays.

Madagascar est une grande terre habitée par des peuples nombreux, dont l'intelligence s'est singulièrement développée sous l'action bienfaisante d'un christianisme moralisateur et civilisateur; ce nom évoque aussi le souvenir de grandes et nombreuses Églises dont la foi a déjà été trempée dans l'épreuve de la persécution; Madagascar, enfin, est pour nous, protestants français, une terre où nous comptons des centaines de milliers de frères qui partagent nos convictions et nos espérances chrétiennes.

Il n'y a pas un siècle que cette grande île était plongée dans les ténèbres d'un grossier paganisme. Le seul nom de Malgache représentait un être superstitieux, débauché, cruel et esclave de ses passions. Une transformation aussi rapide que complète s'est accomplie dans certaines parties de ce pays, entre autres dans l'Émyrne et le Betsiléo.

L'extension du christianisme à Madagascar s'est produite d'une façon contraire à ce que nous trouvons dans d'autres pays.

Tandis qu'ailleurs les conquêtes du Christ se sont étendues de la côte vers l'intérieur des terres, à Madagascar la civilisation et le christianisme ont débuté et se sont développés dans le centre de l'île, et s'étendent vers les côtes qui sont encore peuplées, en très grande majorité, de païens et de sauvages.

A quoi attribuer ces progrès si rapides? Les premiers missionnaires évangéliques qui s'installèrent à Madagascar étaient des hommes d'une

profonde piété et d'une grande foi dans la Bible. Dès le début ils se mirent à traduire ce Livre et quand, au bout de onze ans de séjour dans l'île, ils en furent chassés, ils laissèrent entre les mains de leurs disciples un grand nombre d'exemplaires de la Parole de Dieu.

Pendant vingt-cinq ans ces chrétiens furent persécutés; bien des martyrs préférèrent la mort au retour au paganisme.

Ils furent la semence qui donna naissance à ces grandes et fortes Églises qui honorent le christianisme en général et le protestantisme en particulier.

La seconde cause de l'accroissement étonnant du nombre des chrétiens à Madagascar se trouve dans le fait de la conversion au christianisme du souverain de l'île. Tandis que dans d'autres pays les chefs et les rois ont toujours résisté à l'influence chrétienne et civilisatrice, le phénomène contraire s'est produit chez les Malgaches.

A Madagascar le paganisme n'est pas moins grossier et résistant que dans d'autres contrées sauvages, mais quand la cour se fait chrétienne, les peuples, surtout les peuples neufs et ignorants, suivent tout naturellement leurs souverains.

« Nous serions injuste envers le peuple de Madagascar, dit le P. de La Vaissière, si nous omettions de signaler également les utiles auxiliaires que l'Européen rencontre facilement dans le fond du caractère indigène pour la grande œuvre de moralisation.

» Qu'est-ce en effet que la douceur naturelle du Malgache lorsqu'on ne l'excite pas à la cruauté? Qu'est-ce que son hospitalité si connue de tous envers les étrangers? Qu'est-ce qu'enfin que son goût merveilleux pour la musique, les sciences et la poésie? sa facilité pour apprendre nos arts et nos métiers, sinon des armes puissantes placées par la Providence entre nos mains, en vue de la conversion de cette île et du triomphe de la civilisation chrétienne sur la barbarie? (1) »

(1) *Histoire de Madagascar*, t. I, Introd., p. XII.

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

A

MADAGASCAR

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE MADAGASCAR

CHAPITRE PREMIER

Le pays et ses habitants.

Les habitants de Madagascar, connus sous le nom général de Malgaches, sont divisés en un nombre très considérable de tribus, ayant chacune son nom distinct, et ses coutumes particulières. Quoiqu'au point de vue géographique l'île soit une île africaine, une grande proportion, sinon la majorité de ses habitants sont de la race malaise ou polynésienne. Il se trouve également des éléments arabes, mélangés avec des immigrés venus de l'Afrique.

Cet alliage de tant d'éléments divers rend l'étude du caractère et des mœurs des Malgaches quelque peu compliquée et ce qui est vrai de telle tribu du sud de l'île ne l'est plus de telle autre qui habite le centre ou le nord.

Parmi ces nombreuses tribus, ceux que nous appelons à tort les Hovas (1), et qui habitent la province centrale de l'Émyrne, sont actuelle-

(1) Le nom de *Hova* désigne, en réalité, uniquement les descendants des hommes libres qui habitaient l'Émyrne avant l'invasion malaise.

ment l'élément dominant. Ils semblent être les derniers venus dans l'île et sont d'un teint plus clair que les autres ; ils sont aussi plus intelligents, plus civilisés et plus instruits.

Le mot de « civilisés » ne doit pas être pris ici dans le sens européen que nous avons l'habitude de lui attribuer ; il veut simplement dire que les Hovas ne sont plus des sauvages.

Par exemple, ils n'ont jamais été cannibales comme beaucoup de peuples polynésiens ; l'instinct social est très développé chez eux ; ils sont en général loyaux et soumis à des lois ; ils vivent en communautés organisées, dans des villages souvent fortifiés, avec un gouvernement de chefs et d'anciens qui rappelle le système patriarcal.

Avant que l'influence chrétienne se fit sentir à Madagascar, le peuple était immoral, menteur, peu soucieux de la vie humaine ; dans les guerres, il montrait une cruauté qui allait jusqu'à la férocité. La polygamie était très répandue et le divorce fréquent. Cependant la position de la femme y était plus élevée que dans tous les autres pays païens et, depuis plus de cinquante ans, le trône a presque constamment été occupé par des femmes, ce qui a beaucoup contribué à donner à la femme une grande influence dans la société indigène. Les anciennes lois malgaches sont très sévères quant aux châtiments et la peine capitale revêt une forme cruelle et barbare. Les exécutions qui ont eu lieu pendant les persécutions en sont un exemple frappant.

Ce qui paraît probable, c'est qu'avant la civilisation chrétienne il existait à Madagascar une civilisation arabe. Il est impossible d'assigner à ces relations de l'île africaine avec les Arabes une date précise.

On en retrouve les traces en dehors même des ports, où il y a beaucoup d'Arabes ayant conservé certaines coutumes malgaches où l'on constate l'existence d'éléments incontestablement arabes (1).

Des ouvrages arabes nous apprennent d'une manière certaine que, dès le x^e ou le xi^e siècle, des marchands faisaient le commerce avec les îles Comores et autres.

Dans la langue elle-même, les mots dérivés de l'arabe sont nombreux : les noms des mois de l'année, des jours de la semaine ; les

(1) *Encyclopædia Britannica*. Article *Madagascar*, par J. Sibree jun.

noms d'astrologie et de divination ; des formes de salutation, des noms de vêtements, de lits, de monnaies, etc. (1).

Ce ne sont peut-être pas les premières notions que l'on possède, car il n'est pas démontré que les Grecs et les Romains n'aient pas connu l'île et que les commentateurs aient eu tort de la reconnaître dans l'île Menuthias de Ptolémée et peut-être dans la fabuleuse Cerné de Pline.

Les Portugais furent les premiers Européens qui abordèrent à Madagascar. En 1506, la tempête poussa « sur une terre inconnue, de fort grande étendue, revêtue de forêts épaisses et abondantes en bestiaux, » une flottille de huit vaisseaux qui revenaient des Indes en Portugal sous la conduite de Fernando Suarez. Quelques mois après cette découverte fortuite, Ruy Pereira, capitaine d'un des navires qui formaient la flotte, ayant été séparé de ses compagnons par l'ouragan, aborda à Madagascar. La fertilité de cette île le frappa tellement qu'il se dirigea immédiatement vers Mozambique, auprès de l'amiral Tristan d'Acunha, pour l'engager à visiter lui-même cette île réputée riche pour ses épices et surtout pour son gingembre. Tristan d'Acunha s'y rendit en effet, parcourut l'île sur la côte orientale, étudia les mœurs et les habitants du pays, ses produits et ses rivières ; il traça même une carte des régions parcourues. C'est ce qui fit attribuer à d'Acunha la découverte de Madagascar. Le roi Emmanuel de Portugal y envoya un autre de ses capitaines, Jacques Lopez ; mais ce navigateur se borna à quelques relations commerciales et à des achats d'esclaves. C'est à cette époque que remontent les premières tentatives de conversion des habitants de l'île par des moines. Mais elles n'eurent aucun succès et se terminèrent par le massacre de ces ecclésiastiques.

Après les Portugais, les Hollandais firent eux aussi quelques essais, mais sans succès et, au temps de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, la proposition fut faite et acceptée de créer à Madagascar une « grande plantation ». Mais, cette fois encore, la proposition resta lettre morte.

Les Français, de leur côté, comprirent l'importance de l'île et s'y établirent à plusieurs reprises.

(1) G. Regelsperger, dans la *Grande Encyclopédie* (t. XXII, p. 913), dit à ce sujet : « Les populations primitives de Madagascar passent pour être des indigènes de la côte orientale de l'Afrique venus à une époque ancienne. Il paraît hors de doute que les Arabes y sont venus dès le VII^e siècle. »

En 1642, le sieur Ricault, capitaine de marine, obtint de Richelieu, pour lui et ses associés, le privilège de s'établir à Madagascar et dans les îles adjacentes.

En 1648, Etienne de Flacourt débarqua dans l'île et en prit officiellement possession au nom de la France ; nos droits y furent établis dans toute leur étendue. Les vues de ce gouverneur étaient nobles et élevées ; il connaissait à fond les ressources de Madagascar ; il s'était pénétré de l'importance de cette merveilleuse position maritime, si propre à compléter la grandeur de la France. Ces droits, la France les a-t-elle laissés périr, ou a-t-elle jamais témoigné l'intention de renoncer à la colonisation de Madagascar ?

A cette question répondent l'histoire et les documents :

En 1672, la colonie du Fort-Dauphin (c'est ainsi qu'on nommait alors Madagascar) était ruinée complètement et les Français avaient disparu du sol Malgache. Après ce désastre qui semblait détruire toutes nos espérances, en 1686, une ordonnance du roi Louis XIV renouvela la déclaration de la réunion définitive de la France Orientale (autre nom de Madagascar) au domaine de la couronne.

Des titres datés de 1719, 1720 et 1723, qui existent aux Archives de la Marine, confirment cette déclaration de souveraineté.

En 1733, M. de Cossigny, ingénieur, est chargé par le Gouvernement français de chercher, dans la baie d'Antongil, un lieu propre à une fondation coloniale.

En 1750, la Compagnie des Indes orientales, toujours au nom du roi, jette les bases d'un établissement à Sainte-Marie.

En 1758, le Gouverneur de l'île de France (île Maurice), qui se nommait Dumas, réserve par un décret, pour le compte du roi, le privilège du commerce sur toute la côte de Madagascar.

En 1769, le comte de Maudave est chargé d'une grande opération à Madagascar et s'y établit avec le titre de Gouverneur général. Il fonda un grand établissement à Fort-Dauphin. Avec cinquante hommes seulement cet officier obtint, sans argent et sans secours d'aucune sorte, des résultats étonnants : bonnes relations avec les indigènes, établissement d'un certain commerce avec eux ; traités passés avec les principaux chefs pour l'exploitation des richesses de l'île, tels que le fer, l'or, la canne à sucre, etc.

Si le ministère Choiseul, trompé par de faux rapports, n'avait pas

rappelé M. de Maudave, il est très probable que déjà, à cette époque, toute l'île de Madagascar serait devenue et restée française. Par un plan mûrement tracé sur les lieux mêmes, l'autorité française y aurait été établie d'une manière immuable. Dans de telles conditions, l'œuvre des missionnaires chrétiens (catholiques) aurait pu avoir des chances de succès (1).

En 1774, le comte Beniowsky, avec une commission du roi, sous la direction du Gouverneur de l'île de France, entame une nouvelle grande entreprise dans le même sens que le comte de Maudave. Mais plus tard, en 1786, ce même Beniowsky, cessant de servir les intérêts de la France, est attaqué et détruit par le Gouverneur de l'île de France, et nos droits demeurent intacts.

En 1792, la Convention nationale donna mission à M. Lescalier d'aller étudier et choisir une position avantageuse pour notre colonisation.

En 1801, le Gouverneur de Maurice donna une semblable mission à M. Bory de Saint-Vincent, et cet officier distingué déclare que Madagascar seule peut nous faire une position forte dans la mer des Indes, et qu'elle doit remplacer avantageusement Saint-Domingue.

En 1804, le capitaine général Decaen prend des mesures d'organisation pour les possessions françaises de Madagascar; il en déclare Tamatave le chef-lieu et y envoie Sylvain Roux avec le titre d'agent général.

En 1811, les Anglais, maîtres de Maurice, expédient à Madagascar une corvette, dont le commandant reçoit la soumission de Sylvain Roux. La paix venue, le Gouverneur de Maurice élève la prétention de conserver Madagascar comme une annexe de l'île Maurice. En même temps il fait une tentative d'établissement sur un point de la côte que les Français n'avaient pas encore occupé, Port-Louquez. Le gouvernement de la Restauration proteste, fait valoir ses droits et l'Angleterre est obligée de se désister et de remettre au Gouverneur de l'île Bourbon les établissements qu'elle avait saisis pendant la guerre. L'expédition Gourbeyre, en 1829, toute malheureuse qu'elle fût, a été encore une manifestation en faveur des droits de la France sur Madagascar.

Si au point de vue religieux, l'influence anglaise a prévalu à une

(1) *Histoire de Madagascar*, par le P. de La Vaissière, p. 29.

certaine époque à cause des succès obtenus par les Sociétés des Missions, il est incontestable qu'au point de vue politique la France a seule tous les droits sur Madagascar.

La grande île africaine portait, avant Louis XIV, le nom de Saint-Laurent ; le grand roi la nomma, en 1665, île Dauphine ; on l'appela aussi France Orientale ; mais le nom qui lui est resté définitivement est celui de Madagascar (1).

L'histoire politique et religieuse proprement dite de Madagascar et surtout des Hovas date du règne de Radama I^{er}, qui monta sur le trône en 1810.

Avant cette époque, presque toutes les expéditions militaires étaient accompagnées de prêtres qui cherchèrent à convertir les Malgaches ; ces divers essais, tous infructueux, feront l'objet d'un chapitre particulier.

Radama I^{er} envoya bon nombre de jeunes gens à Maurice et en Angleterre, et en 1820 la Société des Missions de Londres s'établit à Tananarive, qui fut depuis le commencement de ce siècle considérée comme la capitale de toute l'île.

La langue malgache fut écrite ; des livres furent imprimés, entre autres et surtout la Bible ; de grandes écoles furent créées et en même temps un coup redoutable fut porté aux superstitions et aux coutumes païennes. La mort de Radama I^{er}, enlevé à l'affection de son peuple, à l'âge de 36 ans, amena un changement considérable dans le pays.

Son successeur, la reine Ranavalona I^{re}, était opposée au christianisme et à la civilisation européenne.

Dès 1835, la profession de la religion chrétienne fut déclarée illégale ; tout culte chrétien fut interdit et tous les livres défendus et confisqués.

Pendant tout un quart de siècle, la persécution sévit contre tout ce qui s'appelait chrétien ; catholiques et protestants furent enveloppés dans la même haine ; beaucoup de Malgaches retournèrent au paga-

(1) D'après A. Grandidier (*Histoire de la géographie de Madagascar*, p. 26 et 85) c'est le géographe allemand Martin Behaim, qui a, le premier, fait une île de *Mogelasio* ou *Madeigascar* ; c'est de ces deux noms que Marco Polo, en 1298, appela une contrée qui semble devoir être identifiée avec la grande ville africaine de *Mogdicho* ou *Magdochou* (côte de Somalis). D'après ces renseignements, le nom de Madagascar donné à notre île repose donc sur une sorte de malentendu.

nisme, mais beaucoup aussi qui avaient embrassé la foi chrétienne demeurèrent fidèles, furent mis à mort et glorifièrent Dieu par un courageux martyre ; d'autres enfin quittèrent leur pays, leurs biens terrestres, préférant tout perdre plutôt que de renier leur foi.

En 1846, les Français et les Anglais attaquèrent Tananarive pour essayer de renverser le gouvernement persécuteur et sanguinaire, mais l'attaque ne produisit aucun résultat, sinon peut-être de rendre les ennemis du Christianisme plus cruels encore.

Les choses changèrent lorsqu'en 1861 Ranavalona mourut et que Radama II, son fils, monta sur le trône. A la mort de ce prince, survenue en 1863, sa femme, Rasohérina, régna à sa place. Le Christianisme et la civilisation chrétienne purent refleurir de nouveau et se développer rapidement sous ces deux princes, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens.

Mais ce fut sous Ranavalona II, qui devint reine en 1868, que le Christianisme fit le plus de progrès, au moins au point de vue du nombre.

Cette souveraine se convertit à la foi chrétienne et fut baptisée. ainsi que son mari, le premier ministre, Rainilaiarivony. Des milliers de Malgaches suivirent l'exemple de leur reine.

Les idoles furent brisées ou brûlées ; leur culte officiellement abandonné et la religion du Christ adoptée au moins à la cour et dans l'Émyrne.

CHAPITRE II

Religion et idées religieuses des Malgaches.

Les notions religieuses des Malgaches nous les montrent comme un peuple fort intéressant à tous égards (1). D'une part ils n'ont jamais eu, avant l'arrivée des missionnaires, un système religieux complet; aucune forme de culte organisée; ils n'avaient ni temples, ni images, ni époques déterminées pour leurs dévotions, ils ne possédaient pas à proprement parler de prêtres.

D'autre part ils n'ont jamais été sans reconnaître un « Être suprême ». Malgré cela l'ancienne religion des Hovas ne semblait nullement prédisposer ce peuple au Christianisme. Ils adoraient les esprits des ancêtres, les astres, certaines montagnes et certaines villes étaient invoquées dans leurs prières. Des sacrifices étaient offerts quelque fois à « l'Être suprême », mais plus souvent aux *vazimba*, c'est-à-dire aux esprits des possesseurs du sol avant la conquête du pays par ses habitants actuels.

Dans ces conditions il est assez difficile de se faire une idée quelque peu exacte de l'ensemble de ces croyances. Chaque idole est réputée avoir une puissance ou une influence spéciale; elle est préposée au soin de certains intérêts particuliers; protège contre des malheurs déterminés et dispense des bénédictions particulières à ceux qui la vénèrent et l'adorent.

La principale idole est *Rakelimajaja*, qui a pour mission spéciale la protection du souverain pour lui donner la victoire sur ses ennemis et le mettre à l'abri du feu, de la sorcellerie et des animaux féroces.

Puis vient l'idole *Kamahavalay*, dont la spécialité est la guérison de toutes les maladies dont souffrent les hommes; son rôle peut être comparé à celui de l'Esculape des anciens. Jadis, quand les troupes se

(1) Ch. Piton, *Revue des Missions contemporaines*, 1896.

mettaient en campagne, on la portait de rang en rang pour préserver l'armée des maladies. Il faudrait encore citer l'idole *Fantaka*, gardienne de la famille royale; *Marijanka-tsi-roa*, celle qui doit veiller à l'unité de la royauté, etc., etc.

La plupart de ces divinités n'ont aucune ressemblance avec la forme humaine; le dieu n'est pas un homme; il ne doit donc en avoir ni la physionomie, ni le caractère. Les objets, qui sont destinés à les rappeler varient à l'infini. Ce sont tantôt des fragments d'une chaîne d'argent, tantôt des boules du même métal.

Et encore ces idoles, les Européens ne peuvent que les voir imparfaitement, car elles sont cachées dans des sacs ou des paniers d'osier. En général les idoles sont petites, ce qui rend facile de les cacher aux yeux profanes.

Malgré ces idoles grossières, ces fétiches ridicules, il se trouve dans la religion primitive des Malgaches une idée théiste très caractéristique; les idoles qu'ils adoraient n'étaient en réalité pour eux que des divinités inférieures au-dessus desquelles planait « l'Être suprême », créateur de toutes choses. Le même fait a été constaté chez les Bassoutos, qui tout en adorant les ancêtres et en ayant foi dans certains objets particuliers comme les amulettes divinatoires admettaient cependant l'existence d'un être suprême, dominateur de tout, *le Molino*, au-dessus des *Balimo*, celui qui est en haut.

Il est intéressant et instructif de citer quelques-unes des maximes ou sentences se rapportant à cet « Être suprême » des Malgaches ;

« A chaque gorgée que boit la poule, elle regarde à Dieu.

» Ne prétendez pas, ô hommes, que vous connaissiez Dieu dans sa plénitude.

» Dieu regarde des lieux très hauts et voit tout ce qui est caché.

» Rien n'est inconnu à Dieu; il fait seulement semblant de ne rien voir.

» Ne t'imaginer pas que tu puisses rester caché dans la sombre vallée. Dieu est au-dessus de nos têtes.

» La perversité de l'homme est contrôlée par Dieu; il est au-dessus de tous.

» Ne trompez pas l'homme simple; Dieu est à craindre.

» Le serpent n'a pas de mains pour se défendre; il s'attend à Dieu.

» Dieu n'aime pas le mal.

« Il vaut mieux être tenu coupable par les hommes, que d'être condamné par Dieu » (1).

Le mot qui a été traduit par *Dieu* est tantôt « *Andriamanitra* », l'Incorruptible; tantôt « *Andriamanahary* » le Créateur, double titre donné à « l'Être suprême ».

« La famille, solidement unie par le culte des ancêtres, forme un culte puissant. C'est un petit état avec ses coutumes particulières transmises par la tradition et toujours respectées » (2).

La sorcellerie, la divination, les charmes de certains objets ont exercé une influence beaucoup plus considérable qu'Andriamanitra ou Andriananahary.

L'esprit de ces peuples sauvages est plein de conceptions irréflechies, de vagues craintes superstitieuses; il est très enclin à croire à la sorcellerie, à la fatalité, aux esprits et aux apparitions (3).

Les Malgaches attribuent volontiers les malheurs qui peuvent leur arriver à l'influence de la sorcellerie.

Depuis un temps immémorial l'épreuve du « tanghin » ou du poison était appliquée aux personnes soupçonnées de sorcellerie, et cet usage barbare s'est maintenu jusqu'à une époque assez récente.

Les missionnaires établis au milieu des tribus du Haut-Zambèze ont trouvé la même pratique chez les indigènes de ces contrées.

Le tanghin, à Madagascar, était administré non seulement à ceux qu'on soupçonnait de sorcellerie, mais aussi à ceux qui étaient accusés de méfaits politiques et pendant les persécutions aux personnes favorables aux idées chrétiennes.

Toute la nation Malgache attachait une foi absolue à l'infailibilité de cette épreuve, si bien qu'on voyait des innocents s'y soumettre et même la demander dès que le moindre soupçon semblait s'attacher à eux.

On s'imaginait, à Madagascar, qu'il y avait dans le tanghin une sorte de génie qui sondait les cœurs et entraînait avec le poison dans l'estomac du coupable, le punissant infailiblement, tandis qu'il ne faisait aucun mal à l'innocent.

(1) Ch. Piton, *Revue des Missions contemporaines*, 1895, p. 132.

(2) *Grande Encyclopédie*, t. XXII, p. 913.

(3) Voir surtout, sur les mœurs malgaches, le livre de Jean Carol.

La noix du tanghin paraît être un poison des plus violents, mais pris à petite dose il ne fait que l'effet d'un puissant émétique.

L'innocence était réputée démontrée par l'expectoration de trois petits morceaux de volaille qu'on avait fait avaler au patient. L'accusé mangeait d'abord une certaine quantité de riz, après quoi on lui faisait prendre dans du jus de banane une râclure de la noix vénéneuse. L'exécuteur ou *mpanozan-doha*, posait sa main sur la tête de l'accusé et s'adressait en ces termes au génie du poison : « Écoute, écoute, écoute, et sois attentif, ô Raïmanamango (celui qui sonde, qui éprouve). Tu es un œuf rond que Dieu a fait. Bien que tu n'aies pas d'yeux, tu vois; bien que tu n'aies pas d'oreilles, tu entends; bien que tu n'aies pas de bouche, tu réponds; écoute donc, et sois attentif, ô Raïmanamango ! »

Après cette invocation suivaient des imprécations, des supplications au génie de rendre sa sentence par la mort ou le salut de l'accusé.

On a calculé (1) que le tanghin amenait la mort d'un cinquième de la population totale de l'Émyrne; c'étaient plus de trois mille personnes qui tombaient chaque année victimes de cette coutume barbare. Elle fut supprimée à la mort de Ranavolona I^{re}, grâce aux progrès du christianisme et au développement de la civilisation.

Robert Drury, qui a passé quinze ans à Madagascar (1702 à 1717), rapporte qu'il existait parmi les Malgaches l'habitude d'offrir aux idoles des sacrifices de bestiaux. Comme dans la loi judaïque, le sang était l'emblème de l'expiation du péché et la graisse de la victime était considérée comme la partie la plus digne d'être offerte avec le sang.

Une partie seulement était conservée sur des autels plus ou moins informes et les fidèles se régalaient de la viande.

Le missionnaire David Jones (2) assista lui aussi, en 1818, à la cérémonie du sacrifice d'un bœuf à l'occasion de la plantation du riz. Ici nous retrouvons également la pensée du sacrifice d'actions de grâces comme dans le rite mosaïque.

Il n'y a de traces de sacrifices humains que chez les habitants de la province de Antaïmouri (3). Ce peuple, dit M. Leguével, est peut-être

(1) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 396.

(2) *Le même*, p. 403.

(3) Et, suivant Sibree, dans la province de Vangaïdrano.

le plus superstitieux de tous les peuples malgaches. Ils connaissent parfaitement leur origine arabe et s'en montrent très fiers. Ils font voir aux étrangers des volumes fort anciens, écrits en arabe. Dans ces parages, les épreuves du tanghin sont remplacées par une autre coutume non moins barbare. C'est aux caïmans qu'on laisse le soin de rendre la justice; l'accusé doit plonger trois fois devant l'ilot qui leur sert de repaire et s'il leur échappe, on le déclare innocent.

C'est là aussi que l'on rencontre des traces de l'immolation de victimes humaines. L'existence de pareilles pratiques était manifestement contraire au caractère général de la population.

Aussi, dit un auteur anglais, n'y a-t-on ajouté foi que lorsque le fait a été établi par des témoignages multipliés et incontestables.

Il y avait, paraît-il, un sacrifice par semaine; le vendredi était le jour fatal. Autant que possible, on cherchait à immoler des chefs ou des hommes considérables, comme constituant un sacrifice de plus de valeur, et partant plus agréable au Moloch malgache. Ce n'était pas à une idole proprement dite qu'on offrait ces sacrifices : les victimes étaient tuées au pied d'une longue perche, à l'extrémité de laquelle étaient suspendus des charmes (1).

On s'imaginait conjurer les malheurs ou attirer les bienfaits par ces charmes avec lesquels ces immolations avaient une relation mystérieuse.

La victime humaine était transpercée avec une lance, puis donnée en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie.

Le peuple malgache présentant sans doute différents degrés de barbarie, de superstition et d'ignorance, était en somme un peuple cruel et barbare.

Le christianisme, et avec lui la civilisation chrétienne, se trouvera en présence de grandes difficultés, mais remportera aussi de grands et éclatants succès.

Ce sont ces difficultés et ces conquêtes toutes pacifiques, quoique scellées du sang de *beaucoup de martyrs*, que nous chercherons à retracer en étudiant l'histoire des origines du christianisme à Madagascar.

(1) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 404.

DEUXIÈME PARTIE

LES MISSIONS CHRÉTIENNES

CHAPITRE PREMIER

Premiers essais faits par les missions catholiques.

Nous devons reconnaître que c'est aux efforts persévérants de l'Église catholique romaine, presque toujours arrêtés par le massacre de ses missionnaires, que le christianisme fut connu pour la première fois à Madagascar.

Mais nous nous hâtons d'ajouter que ces efforts furent poursuivis dans un esprit peu chrétien, accompagnés de tant d'intolérance, que non seulement ils ne produisirent aucun bien durable, mais qu'ils firent du christianisme un objet de haine pour la population de l'île.

La force matérielle fut employée comme moyen de conversion; les armes dirigées contre le paganisme furent les fusils et les baïonnettes des troupes européennes et quand les missionnaires protestants demandèrent à Radama I^{er} l'autorisation d'annoncer l'Évangile dans son royaume, ce prince exigea la promesse expresse que personne ne serait forcé ni de se convertir ni de recevoir l'enseignement chrétien (1).

Le R. P. Loubet, dans son récent ouvrage *les Missions catholiques au XIX^e siècle*, caractérise comme suit les premiers essais de l'évangélisation de Madagascar :

« Les Dominicains et les Jésuites de Mozambique furent au XVII^e siècle

(1) Ellis, *History of Madagascar*.

les premiers apôtres de Madagascar, mais leur action ne fut que passagère et finit avec la prépondérance du Portugal dans l'Océan Indien. Au commencement du xvii^e siècle, Richelieu encouragea les colons à s'établir dans la « France orientale », et saint Vincent de Paul l'aida beaucoup en envoyant à Madagascar plusieurs prêtres pour commencer l'évangélisation des Malgaches. Leurs travaux allaient être couronnés de succès quand l'instabilité de notre politique coloniale, et aussi, il faut le dire, les excès des aventuriers qu'on avait envoyés dans ce pays, provoquèrent la haine des indigènes et amenèrent, au bout d'un demi-siècle, l'évacuation de Madagascar et la ruine de la mission catholique.

» Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au commencement du xix^e siècle. L'Angleterre, forcée de reconnaître nos droits exclusifs sur Madagascar, prit sa revanche sur le terrain religieux. Dès 1820, elle inonda Madagascar de ses prédicants, agents politiques autant et plus que missionnaires. Nous ne pouvions alors entrer en lice avec elle, car, au sortir de la grande Révolution, les hommes et les ressources faisaient également défaut à l'apostolat. Quand les premiers missionnaires catholiques pénétrèrent vers 1860 dans la grande île, ils trouvèrent la place occupée par les Méthodistes (*sic*) et Madagascar ayant une religion d'Etat. »

On le voit, de l'aveu même de ce prêtre romain, du xvi^e au xix^e siècle, les différentes tentatives d'évangélisation des Malgaches par les missionnaires catholiques, demeurèrent absolument infructueuses.

Retraçons l'histoire de ces tentatives. Dès 1506, à la découverte de l'île par les Portugais, quelques prêtres s'établirent dans les provinces de l'Est. Ils réussirent à décider l'un des chefs à envoyer son fils Andriana Ramaka dans leur établissement de Goa, aux Indes, pour y faire son éducation. L'enfant y fut baptisé et on espérait qu'il resterait chrétien, mais de retour dans son pays natal et devenu le successeur de son père, il retourna au paganisme. Cette mission portugaise ne produisit aucun résultat et fut détruite par les Français. Pendant plus d'un siècle rien ne fut tenté.

En 1648, saint Vincent de Paul, fondateur et supérieur de la congrégation des Lazaristes, confia la mission malgache à deux de ses fils, Nacquart et Gondrée. Déjà depuis trois ans l'administration de Fort-Dauphin était entre les mains d'un calviniste du nom de Pronis, mais le roi ayant envoyé en 1648 de Flacourt pour porter secours aux troupes

françaises qui occupaient Madagascar, cet homme conseilla de hâter l'envoi d'une mission catholique « de peur que l'île ne soit dirigée et envahie par les hérétiques ». Déjà à cette époque le fait que la France était représentée à Madagascar par un protestant remplissait de crainte les représentants du catholicisme. Pronis, auquel on ne pouvait reprocher que son origine et ses convictions calvinistes, fut disgracié et rappelé en France. C'est à ce moment-là que saint Vincent de Paul envoya Nacquart et Gondrée à Madagascar. Ils parvinrent à baptiser cinquante Malgaches, mais peu après ils moururent tous deux.

Quelques années plus tard, en 1654, deux nouveaux Lazaristes débarquaient à Fort-Dauphin, mais mouraient eux aussi sans avoir fait grand chose.

La tentative la plus importante est, sans contredit, celle entreprise en 1664. Colbert résolut de relever la colonie de Madagascar; de nombreux colons et de nouveaux Lazaristes débarquèrent sur l'île. Un évêque, le P. Etienne, était à la tête de cette mission.

Ces moines firent de grands efforts pour évangéliser et pour soumettre l'idiome national aux lois d'une langue écrite, mais ils échouèrent précisément à cause des procédés d'intolérance inhérents au catholicisme et qui ont été signalés plus haut. La manière d'agir du P. Etienne et de ses compagnons de travail en est une des preuves les plus frappantes. Ce prêtre, au lieu d'attendre avec patience que les vérités de la religion évangélique qu'il prétendait prêcher produisissent leur effet sur l'intelligence et le cœur des habitants de Madagascar, entreprit de convertir par la force un des chefs les plus intelligents et les mieux disposés, Diu Maga, qui refusait de devenir catholique.

Le prêtre lui ordonna de chasser ses femmes; et le menaça de la vengeance des Français, s'il refusait d'obéir.

Le chef, désirant sans doute gagner du temps, demanda quelques jours pour réfléchir, pendant lesquels il se retira avec ses hommes dans une position sûre, plus avancée dans l'intérieur du pays.

Le P. Etienne, emporté par son zèle, l'y suivit imprudemment et, après avoir répété son injonction à Diu Maga, il saisit les idoles et autres objets sacrés du chef et les brisa sous ses yeux.

Furieux de cette insulte qui mettait le comble aux agissements brutaux du moine, le chef indigène fit mettre à mort le P. Etienne et toute sa suite.

Ce meurtre provoqua de la part de la France de cruelles représailles, et une guerre qui n'épargnait ni le sexe ni l'âge vint désoler la province. Parmi les chefs qui dirigeaient les hostilités se trouvait un moine sans pitié pour les adversaires, de sorte que, dès cette époque reculée, l'idée de la cruauté et de la persécution fut associée au nom de ceux qui prétendaient prêcher le christianisme.

La mission catholique se termina à Madagascar par le départ de Roguet et de Montmasson le 4 septembre 1674. Voici comment, un an avant leur départ, M. Alméras, premier successeur de saint Vincent, rendait compte à la Congrégation des Lazaristes des résultats obtenus en vingt-quatre ans par les missionnaires à Madagascar : « Le fruit spirituel avec toutes les fatigues et les souffrances est si petit, que de tous les insulaires convertis, il n'en reste que trois ou quatre, les autres par leur inconstance naturelle étant retournés à leur infidélité. Encore M. Roguet m'a mandé que de ces trois ou quatre convertis, il n'y en avait qu'un seul de la persévérance duquel on peut être assuré en quelque manière, ce qui leur fait dire qu'une seule mission de France où il y a assez de besoins spirituels y serait plus utile que tout ce que l'on a fait de delà en vingt-quatre années. Feu notre Père M. Vincent, envoyant en cette île MM. Nacquart et Gondrée, pensait qu'eux et ceux qu'on pourrait envoyer ensuite seraient employés principalement à la conversion des infidèles; mais ils n'ont pu faire presque autre chose que de servir de curés aux Français, qui y mènent une vie si débordée et si licencieuse, sans aucun respect pour les prêtres, que cela fait pitié. »

Ainsi finit la première mission catholique de Madagascar, qui en l'espace de vingt-cinq ans, coûta à la Congrégation fondée par saint Vincent, outre des sommes considérables, vingt-sept sujets, dont dix-sept prêtres et dix frères, sans compter quatre prêtres séculiers (1).

Après ces événements, l'histoire de la mission catholique s'arrête complètement; durant cent cinquante ans, Madagascar est délaissée au point de vue chrétien. Les efforts qui ont été faits ont échoué, toute trace du christianisme a disparu, et s'il reste quelque sentiment dans le cœur des descendants de Diu Maga à l'égard des représentants de l'Europe chrétienne, ce n'est que de la haine et de la crainte.

(1) *Histoire de Madagascar*, par le P. de La Vaissière. Tome I, p. 19.

Depuis 1674 jusqu'au commencement de notre siècle, nous ne trouvons aucune trace d'une mission quelconque; toutes les expéditions dirigées sur Madagascar ont un but purement politique ou commercial et les gouvernements européens qui les entreprirent voulaient non pas convertir au christianisme la grande île africaine, mais la conquérir ou y maintenir leurs droits intacts.

L'histoire nous montre combien ils réussirent mal.

CHAPITRE II

La Société des Missions de Londres.

Le **xix^e** siècle a été certainement le siècle des Missions par excellence. De tous les points de la chrétienté, les ambassadeurs du Christ s'élançant à la conquête du monde païen.

Dès les premières années de ce siècle, un courant de vie religieuse se fait sentir parmi les chrétiens et trouve sa manifestation la plus belle et la plus bienfaisante dans la fondation et le développement des Sociétés de Missions en pays païens.

Pour Madagascar aussi ce fut le commencement d'une ère nouvelle ; la lumière de l'Evangile allait enfin briller sur cette île depuis si longtemps réfractaire aux idées de la religion et de la civilisation chrétiennes. Les Malgaches allaient être entamés, cette fois sans hésitation et dans un but désintéressé, par les messagers du salut.

A la Société des Missions de Londres reviennent l'honneur et le privilège d'avoir commencé et poursuivi avec courage et succès l'évangélisation de Madagascar.

Cette Société se rattache aux Congrégationalistes ou Indépendants. Mais elle a été fondée et est encore soutenue par des membres de presque toutes les dénominations religieuses d'Angleterre, des Presbytériens, des Méthodistes et même des Anglicans. La Société des Missions de Londres a pour principe que les différences ecclésiastiques doivent être subordonnées aux intérêts plus élevés, plus nobles du salut des âmes et de la propagation de la vérité chrétienne.

Ces principes, qui sont la base de son œuvre à Madagascar, et certainement aussi la cause principale de son succès, ont été résumés par le Comité directeur dans une circulaire récemment envoyée à toutes les églises malgaches rattachées aux Indépendants. En voici le principal paragraphe : « La Société des Missions de Londres n'a jamais été le porte-drapeau du gouvernement anglais et n'a jamais eu la moindre

part ni la moindre influence dans la politique anglaise. Elle ne poursuit qu'un but, le renouvellement des cœurs, le développement de la justice, de la charité, de l'effusion des grâces que procure l'Évangile de paix, l'Évangile de Jésus-Christ (1). »

Cette Société fut fondée en 1793 et, dès le commencement de son existence, ses regards se portèrent vers la grande île africaine. On recueillit des informations sur le climat et les habitants de Madagascar, et ces renseignements encouragèrent à tenter l'entreprise.

Le célèbre docteur Van der Kemp travaillait alors parmi les Hottentots du Cap et était en butte aux tracasseries des colons hollandais, les Boers. Ces derniers trouvaient inutile et même nuisible à leurs intérêts l'évangélisation des indigènes qui étaient à leur service plutôt comme esclaves que comme domestiques.

La Société de Londres pria le docteur missionnaire de se rendre à Madagascar pour y entreprendre une œuvre d'évangélisation. Mais il en fut empêché par divers obstacles, entre autres par la difficulté des communications ; il allait néanmoins partir pour Maurice quand il mourut au Cap en décembre 1811.

Sept années s'écoulèrent sans qu'aucun missionnaire ne débarquât sur cette terre lointaine ; enfin, en 1818, deux vrais apôtres, S. Bevan et D. Jones, partent d'Angleterre pour Maurice.

A la même époque se produisait dans l'intérieur de l'île de Madagascar un événement qui était destiné à y changer bientôt la face des choses.

Sur le plateau de l'Imérina ou Émyrne habitait depuis un temps immémorial un petit peuple industrieux, intelligent et remarquable par ses manufactures de coton et de fer. On ne peut caractériser l'origine de cette tribu, puisque les Hovas (c'est leur nom) ressemblent au reste des habitants de l'île par la physionomie, le langage et les mœurs.

L'un des chefs, nommé Dianampoina prit la prééminence et réussit à se faire proclamer roi des Hovas. Bientôt il s'annexa une grande partie de l'île. En 1810, il mourut et eut pour successeur Radama I^{er}.

Ce prince intelligent, ambitieux et généreux, n'aspirait à rien moins qu'à devenir un souverain à l'européenne. Dans ce but, il se lia avec le gouverneur de l'île Maurice, Robert Farquhar, avec lequel il conclut un

(1) *Journal des Missions évangéliques de Paris*, année 1897, p. 751.

traité de paix et de commerce. Le nouveau roi fit plus et mieux que cela, il confia ses deux jeunes frères au gouverneur de Maurice pour qu'ils fussent élevés à Maurice aux frais du gouvernement anglais. Le prince malgache promit à Farquhar d'abolir l'esclavage s'il lui était payé comme dédommagement une somme d'argent annuelle. Cette espèce de tribut favorisa beaucoup les relations entre Radama, qui était devenu à la lettre le roi de Madagascar, et le gouverneur de Maurice.

Ce dernier avait placé auprès de son allié un de ses agents, James Hastie. Dès 1820, James Hastie fit venir auprès du roi ses amis. Bevan et Jones, qui arrivaient d'Angleterre. Au moment où ces missionnaires débarquaient à Tamatave, les relations entre Hastie et Radama étaient très tendues. Le gouverneur de Maurice avait violé le traité abolissant la traite des esclaves. Malgré ces dissentiments, les missionnaires ne perdirent pas leur temps. Ils trouvèrent sur la côte quelques chefs bienveillants et se mirent à étudier la langue et les coutumes des habitants de l'île. Pendant un séjour de six semaines à Tamatave les missionnaires firent des découvertes de nature à les encourager dans leur entreprise. Ils s'aperçurent en effet que les Malgaches n'étaient point, comme on les avait jusque-là représentés, un peuple barbare et inaccessible à l'instruction et à la civilisation. Décidés dorénavant à se consacrer à l'évangélisation des Malgaches, ils partirent pour Maurice chercher leurs femmes et leurs enfants. Tous les missionnaires sortis de la Société des Missions de Londres appliquèrent à Madagascar le système congrégationaliste et il semble que les indigènes l'adoptèrent sans peine; ces principes républicains par excellence flattèrent ces nouveaux convertis et les résultats ont été considérables puisque, aujourd'hui encore, ces églises sont les plus puissantes et les plus influentes à Madagascar.

Jones repartit le premier pour le nouveau champ de travail, mais à peine arrivée sur l'île, M^{me} Jones tomba malade. Avant même que Bevan les eût rejoints, elle mourut ainsi que son plus jeune enfant.

Quand Bevan débarqua, Jones semblait, lui aussi, approcher de sa fin.

Profondément affecté par ces malheurs, Bevan fut saisi à son tour par la fièvre et mourut au bout de quelques jours; sa femme et son enfant le suivirent de près dans la tombe.

Cependant Jones se remit et seul survivant de cette première expé-

dition il dut retourner à Maurice où il passa plus d'une année pour rétablir sa santé compromise.

Tels furent les tristes débuts de cette œuvre. A vues humaines, elle devait, elle aussi, échouer.

Un an plus tard, Jones rétabli, reprit le chemin de Madagascar en compagnie de Hastie, chargé de renouer le traité rompu avec Radama. Les deux voyageurs arrivèrent à Tananarive le 4 octobre 1820. Hastie réussit non sans quelques difficultés à obtenir du roi la signature d'un nouveau traité. M. Jones, par son amabilité personnelle, gagna les bonnes grâces du souverain qui l'autorisa à s'établir dans sa capitale et à instruire les enfants de son peuple.

Les choses allaient bien, la santé de Jones était devenue meilleure, les habitants de Tananarive lui faisaient un excellent accueil et le 8 décembre de cette même année s'ouvrit la première école chrétienne dans la capitale de Madagascar.

Deux ans après, M. et M^{me} Griffiths viennent rejoindre le courageux pionnier qui seul avait survécu à la première caravane missionnaire.

Plus tard arrivèrent d'autres hommes, des missionnaires, des charpentiers, des tisserands, des tanneurs, des charrons, des imprimeurs. La langue fut étudiée, réduite à une forme régulière et soumise aux lois de l'écriture; puis on mena de front l'éducation scolaire avec le bien matériel et moral de la nation. Radama lui-même encourageait les missionnaires, appréciait la valeur de l'instruction comme instrument de progrès national. Il envoya ses propres enfants à l'école, donna l'ordre à ses sujets d'en faire autant, offrit lui-même du terrain pour les bâtiments scolaires, les ateliers et les lieux de culte.

La Société des Missions de Londres sut sagement profiter de tous ces avantages et en 1828, après dix ans de travail seulement, près de 4.500 indigènes avaient appris à lire; près d'un millier de jeunes gens étaient dans les ateliers et autres établissements industriels et beaucoup de Malgaches avaient embrassé le christianisme.

Tels furent les commencements de l'œuvre protestante à Madagascar; ils étaient bien faits pour encourager les chrétiens d'Angleterre et surtout les hommes qui avaient tout quitté et tout donné pour cette œuvre.

1^o PÉRIODE DES PERSÉCUTIONS A MADAGASCAR.

La mission de Madagascar allait, pour s'affermir et s'épurer, passer par le baptême du sang, nous voulons parler de la persécution qui s'abattit sur ces Églises encore si jeunes, mais déjà si vivantes.

Nous devons faire remarquer, avant d'entreprendre l'histoire si complexe de cette époque, combien ceux qui, du côté anglais, l'ont racontée, nous ont frappés par leur manque de sobriété et leurs détails quelque peu exagérés. Des préoccupations terrestres, des intérêts politiques se sont, comme partout ailleurs, mêlés aux besoins spirituels d'une âme immortelle et cela à tel point qu'il est parfois très difficile d'en faire un départ juste et équitable.

Le Rév. Ellis, au dévouement et au savoir duquel nous rendons hommage, nous donne par son ouvrage (*History of Madagascar*) l'impression d'avoir voulu créer en Angleterre un courant de sympathie en faveur des chrétiens de Madagascar. C'était son droit incontestable, mais il a fait avec un optimisme extraordinaire le roman de l'évangélisation et en particulier des persécutions des Malgaches. On sent à chaque page l'anglais derrière le missionnaire cherchant à célébrer les succès de sa mission et du peuple qu'il représente.

Il est peut-être juste de voir aussi dans sa méthode, d'un optimisme à outrance, une recherche peu dissimulée de célébrer l'Angleterre au détriment de la France.

Nous croyons que, dans une appréciation qui cherche avant tout à être vraie, il faut faire succéder la critique historique au roman, quelque touchant qu'il puisse être.

Esquissons rapidement l'histoire de cette époque, que l'on pourrait appeler héroïque s'il n'entraînait dans les récits quelque peu d'exagération et de poésie du martyre.

Au mois de juillet 1826, le roi Radama meurt victime de ses plaisirs et de ses excès. Cet événement en lui-même peu important devait, à cette époque de l'histoire religieuse de Madagascar, affecter profondément tout le pays et surtout l'œuvre de la mission chrétienne.

Sans doute Radama n'avait jamais fait profession de christianisme, mais il avait compris les grands bienfaits de la religion chrétienne ; il avait surtout compris l'adoucissement que les mœurs évangéliques

apportait à l'état de barbarie dans lequel vivait son peuple. Aussi, pendant toute sa vie, comme le fit plus tard le roi Moshesh dans le pays des Bassoutos, il favorisa l'œuvre des missionnaires.

Le neveu du roi devait lui succéder, mais une des femmes de Radama, Ranavalona, s'empara du trône. L'héritier légitime fut massacré et tous ses partisans avec lui ; en même temps que ce meurtre s'accomplissait, le résident britannique, M. Lyall, qui avait succédé à M. Hastie, reçut l'ordre de quitter immédiatement le pays ; dès lors les missionnaires eux-mêmes comprirent que leur tour ne tarderait pas à venir et qu'il faudrait bientôt abandonner leurs troupeaux qui leur paraissaient sans doute bien fidèles, mais qui avaient encore bien besoin de leur présence.

Ce coup d'état amena de grandes perturbations dans le pays et causa à tous de grandes inquiétudes.

Cependant ces appréhensions ne se réalisèrent pas de suite ; quelques années s'écoulèrent sans que le christianisme fût directement attaqué et les missionnaires profitèrent de ce répit pour traduire le Nouveau Testament et plus tard la Bible. Ils redoublèrent aussi de zèle pour propager la vérité chrétienne.

D'ailleurs, les succès répondirent à leurs efforts et on peut dire qu'une recrudescence de vie religieuse se produisit au sein des églises malgaches sous les menaces de l'orage.

Nous trouvons, au premier rang des missionnaires, Griffiths, qui eut la joie de voir une dizaine de convertis confesser publiquement leur foi et recevoir le baptême, alors que cependant le gouvernement de la reine l'avait interdit d'une façon formelle. Cette période de prospérité ne fut pas de longue durée ; le parti de la reine, alarmé de l'influence croissante du christianisme et comprenant que cette influence amenait et amènerait toujours plus de Malgaches à abandonner leurs mœurs, fit décréter une ordonnance qui retirait l'autorisation du baptême à tous ceux qui étaient au service du gouvernement. A peine quelques mois se furent écoulés que cette interdiction était étendue à tous les sujets de la reine sans aucune exception. On le voit, c'était la lutte du paganisme menacé dans son existence même contre le christianisme conquérant. Les missionnaires ne pouvaient plus que prêcher, diriger les écoles et imprimer. L'administration du baptême et de la communion était interdite. Néanmoins, plusieurs expéditions contre les Sakalaves détour-

nèrent l'attention du gouvernement de la reine et un nouveau répit fut accordé aux croyants. Les soldats chrétiens surtout mirent à profit ces circonstances et parlèrent de Dieu à leurs compagnons d'armes et aux habitants des villages qu'ils traversaient. Ces prédicateurs improvisés répandirent le christianisme, non seulement dans l'Émyrne, mais même dans les provinces les plus éloignées, et plus tard la vérité ainsi propagée donnera naissance à de nouvelles communautés chrétiennes.

Un missionnaire, Atkinson, pouvait écrire au milieu de l'année 1834 (1) : « Nous avons été on ne peut plus satisfaits de la conduite personnelle de plusieurs, il y a chez eux un sérieux, un zèle, une persévérance, une activité qui font notre admiration, et en présence desquels nous ne pouvons que nous écrier : « C'est ici le doigt de Dieu. » Nous avons tout lieu de croire que beaucoup sont convertis et qu'un grand nombre sont entièrement convaincus de la folie de l'idolâtrie et de la divination, et que tous en masse sentent le besoin de réfléchir et de chercher. La puissance de l'erreur est vaincue par la force de la vérité. La parole qu'on leur annonce est écoutée attentivement, les Ecritures sont recherchées avec ardeur et examinées avec soin. »

Les événements retracés dans ce tableau si beau et si édifiant ne devaient pas tarder à avoir leur contre-coup dans l'explosion d'une persécution cruelle et sanglante.

Dès le commencement de 1835, les accusations contre les chrétiens prirent corps. Ils sont accusés de mépriser les idoles, d'être toujours en prières, de refuser le serment et de se contenter d'une simple affirmation, d'avoir des femmes chastes, de n'avoir qu'une seule manière de penser et de voir dans les choses religieuses et d'observer le dimanche comme un jour sacré (2).

Tous comprirent que c'était la condamnation du christianisme, autant dans ses principes mêmes que dans ses manifestations extérieures et que l'orage allait se déchaîner.

On raconte qu'un chef influent se présenta devant Ranavalona et, ayant demandé une lance brillante et acérée, il déclara qu'il se tuerait plutôt que de voir son pays envahi par les doctrines nouvelles, qui n'étaient que la préparation de l'anéantissement des Malgaches par les

(1) *Madagascar, its Missions and its Martyrs*, par le Rév. Prout.

(2) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 434.

Européens. La reine, fortement affectée par cette scène, jura d'exterminer le christianisme dans son royaume, dût-il en coûter la vie à tous les chrétiens de Madagascar (1).

Dans une immense assemblée de la nation appelée *Kabary*, la souveraine renouvela ses menaces et ses accusations contre le christianisme et contre les chrétiens. En 1836, les derniers missionnaires, MM. Johns et Baker, durent quitter l'île. Ils avaient employé les derniers mois de leur séjour au milieu de leurs fidèles à l'impression de toute la Bible et du *Voyage du Chrétien*. En quittant Madagascar, ils en confièrent de nombreux exemplaires à leurs enfants dans la foi.

Jusqu'à la mort de Ranavalona, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, les chrétiens malgaches eurent à endurer les persécutions les plus cruelles ; mais la foi des fidèles ne fit que croître. Comme aux temps de l'Église primitive, « le sang des martyrs était vraiment la semence de l'Église ».

Cependant, les mesures les plus impitoyables furent prises contre les chrétiens, surtout à quatre époques : de 1837 à 1838, en 1840, en 1849 et en 1857.

La première martyre fut une jeune femme du monde, Rasalama, qui fut transpercée d'une lance à Ambahipotsy. Tandis qu'on la torturait avant son supplice final, elle pria pour ses meurtriers et remettait son âme à Dieu.

L'année suivante, plusieurs autres périrent de la même façon et sur le même emplacement, entre autres un homme pieux du nom de Rafarabahy ; d'autres purent s'enfuir et gagner l'Angleterre où ils émurent les chrétiens par leurs récits palpitants.

A l'ouïe de ces atrocités commises contre les croyants, le missionnaire Johns, réfugié à Maurice, s'aventura à monter jusqu'à Tananarive pour visiter et encourager les chrétiens. Mais on le surveillait de si près qu'il ne put presque rien faire pour leur venir en aide.

Jusqu'en 1843, Johns, qui ne pouvait aller lui-même auprès de ses enfants dans la foi, ne cessa de leur écrire, de leur envoyer message sur message pour soutenir leur confiance et les exhorter à la patience. Ce fidèle pasteur mourut à Nossi-Bé, sans doute des suites de ses voyages et de ses grandes fatigues.

(1) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 434.

Le fils de la reine, Rakotona Radama, assistait aux assemblées secrètes des chrétiens et avait, dit-on, reçu le baptême. Sans doute le courage des confesseurs du Christ et aussi les misères supportées avec tant de désintéressement, avaient attiré les sympathies et le cœur du jeune prince. Sa mère, par affection pour lui et aussi sur ses instances, cessa, au moins pour un temps, de sévir contre les chrétiens. Quelques années de calme s'écoulerent ; les assemblées se reconstituent plus nombreuses et plus ferventes que jamais ; même des membres de la famille royale embrassent le christianisme. Ranavalona croit de nouveau le paganisme menacé et, en 1849, éclate ce qu'on appelle « la grande persécution ».

Dès les premiers mois de cette année, dix-neuf chrétiens furent condamnés à mort et exécutés. Quinze d'entre eux furent précipités à Ampamarinana, véritable roche Tarpéienne. Enveloppés dans des nattes et la bouche bourrée de paille pour les empêcher de parler entre eux ou aux assistants, ils furent suspendus à des bâtons par les mains et par les pieds pour être portés ainsi jusqu'au lieu de l'exécution. Mais on ne réussit pas à leur fermer la bouche et, pendant tout le trajet, ils ne cessaient de prier et d'exhorter la foule. Le corps de chacun fut alors entouré d'une corde ; puis, l'un après l'autre, quatorze d'entre eux furent placés sur la pente du précipice, retenus seulement par le moyen de la corde. Les persécuteurs espéraient que, dans cette position extrême, leur courage faiblirait. L'exécuteur se tenait debout, un couteau à la main, attendant, pour couper la corde, l'ordre de l'officier qui surveillait l'exécution.

« Voulez-vous cesser de prier ? » leur demanda-t-on une dernière fois. Ils répondirent tous par un « non » ferme et courageux. Immédiatement le signal est donné, la corde coupée et les quatorze corps précipités et déchirés en lambeaux par les saillies des rochers.

Le quinzième condamné échappa grâce à l'affection personnelle que lui portait la reine. C'était une jeune femme qu'on obligea d'assister au supplice de ses compagnons, avec l'espoir qu'elle se laisserait fléchir. Quand l'officier s'aperçut que ce spectacle ne faisait qu'affermir la foi de la jeune femme et lui faire souhaiter plus qu'auparavant le martyre, il la fit passer pour folle. C'est ainsi qu'elle fut épargnée.

Le sort des quatre derniers condamnés était plus affreux encore que celui des premiers ; comme ils appartenaient à la classe des nobles, ils

furent condamnés à être brûlés vifs, les usages du pays interdisant que leur sang fût répandu.

C'est à Faravohitra, un des sommets de Tananarive, que l'exécution eut lieu, le même jour que celle d'Ampamarinana. Tandis que les premiers martyrs avaient été transportés attachés et bâillonnés, ceux-ci marchèrent sans liens à leur supplice. Un témoin oculaire (malgache) raconte qu'au moment où on allumait le bûcher, un immense arc-en-ciel, formé de trois arches, se dessina dans le ciel. L'une de ses extrémités semblait s'appuyer sur le bûcher, où les martyrs étaient montés. Au moment même où ce phénomène miraculeux se produisait, une pluie abondante se mit à tomber et la foule attirée par ce spectacle, saisie d'étonnement et de terreur, s'enfuit précipitamment (1).

Avec l'imagination vive des Malgaches, il n'en fallait pas davantage pour enflammer leur zèle et leur désir ardent du martyre.

Les cadavres mutilés d'Ampamarinana furent jetés sur le bûcher et au milieu des flammes les quatre qui étaient brûlés vifs priaient, recommandant leurs âmes à Dieu et intercédant pour leurs bourreaux.

Ces scènes produisirent sur tout le peuple une impression profonde ; la mort des chrétiens si héroïques, si joyeux dans le sacrifice de leur vie, faisait sur les autres croyants l'effet contraire à celui que le gouvernement de la reine désirait et beaucoup de païens confessèrent leurs péchés et vinrent grossir les rangs des églises persécutées.

Le gouvernement hova voyant l'inutilité de ses efforts pour intimider les chrétiens, eut recours à d'autres moyens : près de quarante prédicateurs indigènes avec leurs femmes et leurs enfants furent condamnés à l'esclavage perpétuel ; plus de cent chrétiens subirent la peine du fouet et furent réduits en esclavage ; d'autres furent condamnés à de fortes amendes et dépouillés de leurs honneurs et de leurs titres ; plus de deux mille personnes furent ainsi punies au printemps de 1849 pour avoir professé ou favorisé la religion de Jésus-Christ (1).

Dans l'armée enfin, beaucoup d'officiers chrétiens furent dégradés et condamnés à construire une grande maison en pierre où le gouvernement voulait installer une fabrique ; on imprima sur leur corps avec un fer rouge les mots : « tsihia harana » ce qui signifie : « Ce qu'il ne faut

(1) *Madagascar, its Missions and its Martyrs*, par le Rév. Prout.

(2) J. Sibree, *Madagâscar et ses habitants*, trad. Monod p. 453.

pas imiter. » C'était une invitation et un avertissement à ceux qui les rencontreraient de ne pas désobéir aux ordres de la reine en embrassant la foi chrétienne.

La Société des Missions de Londres, émue de tous ces détails navrants, décida d'envoyer à Madagascar M. Ellis, autant pour encourager les églises persécutées que pour vérifier sur les lieux, l'exactitude des informations qu'on avait reçues.

M. Ellis connaissait déjà à fond la Mission de Madagascar sans l'avoir jamais visitée. Compagnon de travail et de voyage du fameux John Williams dans les mers du sud, il était devenu secrétaire de la Société de Londres pour l'extérieur.

L'envoi de M. Ellis fut surtout favorisé par le bruit qui parvint jusqu'en Angleterre que la reine Ranavalona était sur le point d'abdiquer en faveur de son fils et que, par conséquent, les mesures contre les chrétiens allaient, sinon cesser complètement, au moins être considérablement adoucies.

Ellis débarqua à Maurice et de là fit plusieurs visites soit seulement à Tamatave, soit jusqu'à Tananarive ; partout il encourage les chrétiens ; leur dit qu'en Angleterre on s'occupe d'eux ; qu'on prie pour eux ; leur distribue non seulement des ressources matérielles, car beaucoup étaient réduits à une extrême pauvreté, mais aussi des Nouveaux Testaments et des livres propres à les instruire et à les encourager.

Venu une dernière fois à Tananarive en 1836, il reçut l'ordre du gouvernement de quitter l'île pour ne plus y revenir. Comprenant l'impossibilité de faire davantage pour les églises et les chrétiens malgaches, il rentra en Angleterre muni d'une très grande quantité de documents qui devaient entretenir et encourager le zèle des chrétiens d'Europe pour leurs frères persécutés de Madagascar. Son cri d'alarme éveilla partout de très grandes sympathies. Le départ d'Ellis de Madagascar avait pour cause l'approche de la dernière persécution qui éclata en 1837. Deux Français, MM. Lambert et Laborde, après avoir été en très grande faveur auprès de la reine, ourdirent en compagnie d'une femme, M^{me} Ida Pfeiffer et de deux prêtres jésuites, l'un déguisé en médecin, l'autre en maître d'école, le complot de faire déposer pacifiquement Ranavalona et de faire monter sur le trône de Madagascar, son fils Ratoko.

Les projets de ces conspirateurs furent découverts ; les Européens furent arrêtés et mis en prison. La reine pardonna à son fils et lui accorda la vie des étrangers. mais sa colère se porta sur les indigènes qui avaient trempé dans le complot et surtout sur ceux d'entre eux qui étaient chrétiens ou qui avaient adopté certaines habitudes chrétiennes.

La sanguinaire Ranavalona résolut de faire un dernier effort pour extirper la religion étrangère et soumettre ses sujets par la terreur.

Une panique sans nom s'empara de la population de la capitale ; la foule se précipita sur la place publique en poussant de grands cris comme si une armée ennemie avait envahi la ville. Les personnes soupçonnées d'avoir trempé dans le complot de près ou de loin furent mises en prison ; plus de vingt d'entre elles furent lapidées et plusieurs précipitées du haut de la « roche du Précipice » (1).

Un très grand nombre subit l'épreuve du poison ; plus nombreux encore furent ceux qui, chargés de chaînes, furent réduits en esclavage.

Cette dernière persécution fut, au dire de plusieurs témoins, plus sanglante que toutes celles qui l'avaient précédée.

Le 15 août 1861, la cruelle Ranavalona mourut et son fils Ratoko monta sur le trône sous le nom de Radama II. Ce fut un soulagement général, non seulement à Madagascar, mais aussi parmi les amis des Missions en Europe. Aussi l'avènement du prince, qui avait toujours aimé le christianisme et essayé d'arrêter sa mère dans ses projets sanguinaires, quoiqu'il ne fût pas chrétien, fut salué avec des transports de joie par tout le peuple Malgache. Le missionnaire Ellis décrit comme suit les résultats heureux de cet événement (2) :

« Le soleil ne se coucha pas, le jour où Radama II devint roi de Madagascar sans qu'il eût proclamé une protection égale à tous ses sujets et déclaré que chaque homme était libre d'adorer Dieu suivant les prescriptions de sa conscience. Il envoya ses officiers ouvrir les prisons, briser les chaînes des malheureux auxquels les cris joyeux de la foule avaient déjà annoncé que le jour de la délivrance était venu. Il en expédia d'autres pour aller chercher ceux qui survivaient d'entre les condamnés bannis dans les régions éloignées et pestilentielles ; un grand nombre de ceux-ci étaient morts de fièvres et d'épuisement ; écrasés sous les lourdes barres de fer qui les liaient ensemble par le cou, ils souffraient

(1) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 459.

(2) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 462.

les plus cruelles douleurs. Les exilés se précipitaient chez eux ; hommes et femmes, défaits et amaigris par les privations et les souffrances, reparaissaient dans la ville à la grande surprise de ceux qui les croyaient morts depuis longtemps et à la joie reconnaissante de leurs amis. Le jubilé longtemps désiré était enfin arrivé ; partout éclataient la joie et les fêtes ; beaucoup de personnes, en effet, qui ne croyaient pas à l'Évangile, avaient néanmoins sympathisé avec les chrétiens dans leur affliction et se réjouissaient de leur délivrance. »

Les exilés malgaches disaient, en s'appropriant le langage des psaumes : « Quand l'Éternel ramena les captifs, c'était pour nous comme un songe. Alors nos bouches ont été remplies de joie et notre langue de chants d'allégresse. » On disait même parmi les païens : « L'Éternel a fait de grandes choses pour eux. » Et nous répondions : « Oui, l'Éternel a fait de grandes choses pour nous, c'est pour cela que nous sommes joyeux. » Ps. CXXVI, 1-3.

Cette joie se traduisit aussi par de nombreuses assemblées où l'on priait, où l'on chantait et où l'on bénissait Dieu pour sa délivrance. Plusieurs chapelles s'élevèrent en quelques semaines et le peuple s'y pressait avec un enthousiasme indescriptible.

M. Ellis fut immédiatement dépêché par la Société des Missions de Londres pour aller tout réorganiser à Madagascar et c'est sur les récits que lui firent les chrétiens sortant de la persécution qu'il écrivit son histoire des martyrs malgaches.

De nombreux renforts ne tardèrent pas à arriver d'Angleterre ; le christianisme était sorti victorieux de cette lutte acharnée contre le paganisme si puissamment représenté par une reine dont la férocité rivalisa avec celle des Césars et des inquisiteurs.

A peine revenu à Madagascar, Ellis demanda au nouveau souverain des terrains pour la construction d'églises commémoratives. Les terrains accordés sans peine, le missionnaire lança un appel pressant aux chrétiens d'Angleterre et, en moins de deux ans, les 250.000 francs demandés furent souscrits. Ces églises devaient être simples, construites en pierres, solides et durables et capables de contenir de huit cents à mille personnes chacune. L'appel d'Ellis se terminait par ces mots : « L'Angleterre en donnant ces édifices à Madagascar, rattacherait les combats et les victoires de cette Église naissante à la source-où celle-ci puise le salut, sous la bénédiction de Dieu ; elle perpétuerait les senti-

ments de sympathie et d'amour qui unissent les chrétiens anglais à leurs frères de Madagascar (1). »

La Société des Missions de Londres confia à l'architecte James Sibree le soin de construire ces églises. Les emplacements qui furent donnés étaient exactement ceux sur lesquels les chrétiens avaient subi le supplice. On s'en souvient, c'était sur les hauteurs qui avoisinent Tananarive qu'eurent lieu ces scènes, et voilà pourquoi ces églises ont construites dans des sites admirablement placés.

Ces grands édifices, qui existent encore aujourd'hui, sont au nombre de quatre : Ampainarinana, Ambohipotsy, Faravoritra et Ambatonakanga. Ils sont, avant tout, destinés à rappeler le souvenir des martyrs malgaches; mais, d'après M. Sibree lui-même, (p. 581) « elles ont rendu un autre service en donnant à la civilisation la plus sérieuse impulsion. Tous ces ouvriers que nous avons employés pendant des années, dit-il, les procédés européens que nous leur avons appris en maçonnerie, menuiserie, fabrication des tuiles, travail du fer, etc., ont répandu, parmi les plus intelligents des artisans, une somme importante de connaissances utiles, et mis en circulation une quantité considérable d'argent. Nous leur avons appris à bâtir et à utiliser leurs propres richesses en pierres, en bois et en métaux; grâce à l'intelligence et à la vivacité naturelles de la population, toutes ces notions ne sortiront plus de leur esprit. Elles ont déjà produit des résultats importants; et nous pouvons être certains que la construction de ces églises marquera une époque décisive dans le développement religieux et matériel de Madagascar. »

Après les récits des auteurs anglais remplis de tant d'enthousiasme et d'optimisme, il est impossible de ne pas se demander s'il n'y entre pas quelque exagération. Cette opinion est partagée par un homme d'une grande valeur, le missionnaire norvégien Lars Dahle, qui a vécu vingt ans à Madagascar. Quand il y arriva, en 1870, il y avait encore bien des chrétiens qui avaient été victimes des persécutions. Il les interrogea individuellement, alla aux informations, fit en détail l'histoire des martyrs qui lui étaient signalés et, après cette enquête consciencieuse et impartiale, il arriva à réduire les milliers de vrais martyrs à une centaine à peine.

(1) Sibree, *Madagascar et ses habitants*, trad. Monod, p. 561.

Cette méthode et le caractère de l'homme qui l'employa par amour pour la vérité et sans parti pris sont dignes de tout éloge et de toute confiance.

Nous croyons utile, pour la cause même de la vérité, de résumer les raisons que M. Dahle donne pour prouver que non seulement Ellis, mais aussi la Société des Missions de Londres qui a publié les rapports de ce missionnaire ont laissé quelque doute sur l'histoire des martyrs de Madagascar (1).

Dans presque toutes les persécutions qui ont sévi contre les chrétiens Malgaches, il y eut des questions politiques mêlées aux questions religieuses; beaucoup d'hommes ont été mis à mort, non pas parce qu'ils étaient chrétiens, mais parce qu'ils étaient mêlés aux chrétiens. Ce fait se retrouve en particulier dans la dernière période des persécutions quand tant de têtes tombèrent à la suite du complot dirigé contre la reine. Dans les récits anglais tous ces condamnés à mort sont entourés de l'auréole du martyr chrétien.

Les chrétiens malgaches ne montrèrent guère de courage tant que les missionnaires européens étaient au milieu d'eux au moment où la persécution éclata. Certains missionnaires se plaignent même de cette lâcheté qui allait jusqu'à s'accuser auprès de la reine pour échapper à sa vengeance.

Le courage, la persévérance, disons le mot : l'héroïsme des chrétiens malgaches ne se réveillent que quand les missionnaires ont quitté l'île. Les plus beaux traits relatés par les auteurs anglais n'ont eu aucun témoin européen et c'est sur les rapports des indigènes que l'histoire de l'église martyre a été racontée. Sans doute on peut croire que l'église malgache, abandonnée à elle-même, ait su montrer plus de courage, plus de foi, mais pour qui connaît la tendance à l'exagération de ces peuples d'Afrique, la différence est trop frappante entre la conduite des chrétiens *avant* et *après* le départ des missionnaires.

Le Malgache invente les histoires chrétiennes les plus touchantes,

(1) M. Lars Dahle, missionnaire norvégien à Madagascar, aujourd'hui directeur de la Mission de Stravanger, a écrit en sa langue la critique du livre d'Ellis. Un allemand, M. P. Moeller, a rendu compte de cette critique dans le *Missions-Magazin* (1881, p. 129 et 290 et 1895, p. 290 à 295), où M. Nagel a puisé pour son article dans les *Missions évangéliques au XIX^e siècle*. Le titre du livre de M. Dahle est *Madagascar et ses habitants*.

voire même les plus édifiantes, aussi on ne peut se défendre de quelques soupçons. Et ces soupçons ne peuvent que gagner en force et en intensité quand on les trouve justifiés chaque fois que l'on va tant soit peu au fond des choses, comme le fait M. Dahle (1).

Enfin, d'après les récits de ceux qui ont vécu à Madagascar, le Malgache, même idolâtre, va avec une fatalité, une résignation extraordinaires à la mort. S'il en est ainsi aujourd'hui, combien n'a-t-il pas dû en être ainsi dans un temps où la mort était pour ainsi dire le pain quotidien de cette malheureuse nation. On peut comparer ces temps à ceux de la Terreur à l'époque de la Révolution française, alors qu'on se faisait presque un jouet de la guillotine et que l'on vit de belles dames s'exercer en souriant à coucher avec grâce leur jolie tête sous le fatal couperet.

Malgré ces critiques, jusqu'à un certain point fondées, ceux-là mêmes qui les ont faites reconnaissent qu'il y a eu des martyrs de la foi chrétienne à Madagascar. Il y en a eu même à l'époque où la persécution avait pour raisons des motifs politiques, comme en 1857, par exemple. Le missionnaire norvégien Borchgrevink dit lui-même qu'on ne saurait douter que le christianisme de ces temps n'ait été plus pur que celui qui est en vogue aujourd'hui à Madagascar. Une autre et forte raison qui milite en faveur des partisans de la véracité des témoignages malgaches, c'est que le nombre des chrétiens n'a fait qu'augmenter pendant les persécutions et que des « églises » qui existent encore aujourd'hui n'aient pris naissance pendant cette période troublée. Avec l'arrêt des persécutions, il semble que le temps des laborieuses semailles va faire place à celui d'une joyeuse et abondante moisson. En effet, le nombre de ceux qui ont en dégoût le paganisme augmente de jour en jour et les missionnaires peuvent prêcher l'Évangile sans entraves et baptiser des milliers de néophytes dont la conversion et la piété semblent hors de doute.

A la Société des Missions de Londres revient l'honneur d'avoir planté et maintenu pendant plus d'un demi-siècle le christianisme à Madagascar; à elle, après Dieu, revient la gloire d'avoir fondé ces églises que la persécution n'a pu renverser et qui, au lendemain de la tourmente, se relèvent plus vivantes et plus croyantes que jamais.

(1) Voyez L. Nagel, *Roman ou histoire? Critique de l'histoire des missions malgaches*, d'après Dahle. *Les missions évangéliques au XIX^e siècle*. Neuchâtel, 1881.

Dès que Ranavolona fut morte, cette Société dépêcha de nombreux missionnaires pour relever les ruines et les courages et un nouvel élan plus grand et plus étendu que jamais fut donné à cette œuvre.

2^e ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DU CHRISTIANISME A MADAGASCAR.

Il n'existait plus d'écoles pour le peuple, quand les missionnaires remirent les pieds sur le sol malgache. Seuls quelques jeunes gens recevaient quelque instruction dans le palais royal. Les livres étaient devenus rares : les chrétiens avaient caché et conservé des feuillets de Bibles, de Nouveaux Testaments ou de cantiques ; mais ces feuillets étaient rares et bien détériorés, autant par l'usage qu'on en avait fait que par l'humidité des cachettes où on les avait mis pour les soustraire aux persécuteurs.

Dès 1862, des écoles nombreuses sont ouvertes, des caisses de livres arrivent d'Angleterre et s'écoulent rapidement et surtout une imprimerie est installée à Tananarive et répand immédiatement partout les livres pour la piété, les livres pour les écoles.

Les événements politiques qui survinrent à cette époque n'affectèrent nullement la reprise des travaux missionnaires. Huit mois après le rétablissement de la mission, une conspiration suivie d'une révolution eut lieu contre Radama II ; il fut assassiné en mai 1863. Sa veuve, Rasohérina, lui succéda sur le trône et régna jusqu'en 1868. Reine païenne, elle n'était pas personnellement favorable au christianisme, mais elle observa absolument la liberté religieuse qui était un des articles écrits d'une façon définitive dans la constitution du royaume.

Cette période fut donc une période de progrès réjouissants et plusieurs Sociétés de missions vinrent s'établir dans l'île. C'est pendant le règne de Rasohérina que fut construit le premier hôpital chrétien et que de belles églises remplacèrent les constructions en chaume qui avaient jusque-là servi de temples. Rasohérina mourut en 1868 et sa cousine germaine Ramoma fut appelée à lui succéder sous le nom de Ranavolona II.

A son couronnement, on remarqua l'absence complète des idoles qui jadis ne manquaient jamais aux cérémonies de ce genre. Le baldaquin sous lequel la reine prit place portait des inscriptions chrétiennes

et à côté du code des lois malgaches, était placé un exemplaire de la Bible richement relié.

C'étaient des signes non équivoques d'une ère tout à fait nouvelle; le christianisme ne devenait non plus seulement la religion du peuple, mais aussi celle de la cour.

Dès le début de son règne, la nouvelle reine se déclara chrétienne et son premier ministre qui était en même temps son mari, la suivit dans cette voie; au commencement de 1869, ils reçurent tous deux le baptême.

La même année, elle abolit le culte des idoles qu'elle fit toutes brûler un peu plus tard. Le peuple suivit sa souveraine et dans la destruction de ce qu'il avait autrefois adoré et dans la demande du baptême. Ce fut un véritable envahissement, et dans l'espace de trois ans, de 1867 à 1869, le nombre des églises monta de 92 à 621 et celui des adhérents de 13.682 à 231.759 (1).

Cet accroissement subit, amené par l'entrée de centaines de milliers de païens dans les églises, n'éleva naturellement pas le niveau moral des congrégations chrétiennes. Bien au contraire. Et l'on comprend que malgré le travail dévoué et intelligent de nombreux ouvriers que la Société des Missions de Londres n'a pas cessé d'envoyer dans ce champ de travail, les églises indigènes présentent des côtés sombres et qu'il faudra des générations jusqu'à ce que l'ancien levain du paganisme soit réellement éliminé et que le peuple malgache puisse, dans son ensemble mériter le nom de « chrétien » qu'on lui applique souvent dès maintenant. L'Émyrne et particulièrement Tananarive, la côte et certaines provinces intérieures se couvrent d'églises chrétiennes en peu d'années.

Mais la Société des Missions de Londres n'est plus seule à l'œuvre, le catholicisme, d'autres Sociétés protestantes ont aussi leur part dans le travail missionnaire à Madagascar.

Par ordre d'ancienneté, il est juste de parler d'abord de l'Église catholique.

(1) Cousins, *Madagascar of to-day*.

CHAPITRE III

La Mission Catholique.

Déjà pendant le temps des persécutions, le catholicisme tenta plusieurs fois de s'installer à Madagascar. C'était surtout au moment où les agents du gouvernement français étaient en faveur auprès de la cour de Tananarive, que les prêtres catholiques essayèrent de grouper autour d'eux quelques adeptes.

En 1830, le P. Jouen, qui avait établi plusieurs œuvres en pays civilisé, écrit au Préfet de la propagande : « Pénétrez au cœur de la grande île et plus loin. Dix à quinze mille bibles en malgache se vendent en ce moment à Madagascar. Si le protestantisme ne faisait que répandre ses bibles, ce serait peu de chose ; mais le grand mal c'est que partout où elle passe, cette secte orgueilleuse ne sait que prêcher le mépris et la haine contre la religion catholique et sème à pleines mains le mensonge et la calomnie contre son culte et ses ministres (1) ».

De son côté, le P. de La Vaissière écrit : « Les trois premiers obstacles à la mission catholique, la superstition, l'immoralité et le protestantisme, sont en réalité nos seuls ennemis un peu redoutables. Quoi qu'ils soient, ils ne sont pas invincibles ; avec du courage et de la persévérance on vient à bout de tout. »

Les prêtres de Rome mettaient le protestantisme en fort bonne compagnie ! Cinq ans plus tard, en 1835, dans la personne des Pères de la Compagnie de Jésus, le catholicisme était expulsé de Tananarive, et ce même P. La Vaissière n'hésite pas à accuser de ce fait le protestantisme anglais, « qui avait préféré pour Madagascar les horreurs de la barbarie de Ranavalona au malheur autrement grand à ses yeux de de laisser ce pays se civiliser peu à peu sous le double courant de l'action française et catholique ». « Le protestantisme nous infligeait,

(1) Le R. P. Jouen, *Le Christianisme à Madagascar*. Rev. de l'Orient, 1852, p. 41.

avoue le même auteur, un terrible échec. » Mais il se console en déclarant que, sans parler du prince Ratoko, héritier présomptif de la couronne, une quantité d'autres personnes pauvres ou riches, savaient maintenant que la vraie religion de Jésus-Christ n'est point celle que les méthodistes anglais avaient les premiers, sous le nom de religion chrétienne, introduite en 1820 à Tananarive. Les missionnaires catholiques étaient appréciés et désirés !.... Dès que la capitale rouvrirait de nouveau ses portes à la civilisation, on les demanderait, et leur retour dans le pays serait considéré comme un bienfait. En attendant ce moment favorable, les Pères Jésuites s'installèrent dans les îles qui entourent Madagascar : Sainte-Marie, Nossi-Bé, Mayotte et surtout à la Réunion.

Il paraît donc bien évident que, quand en 1862 les révérends Pères Dalmond, Matthieu et autres reprennent leur travail, c'est avec l'intention de lutter contre deux ennemis : le paganisme et le protestantisme, mais surtout contre le protestantisme.

Mais reprenons l'histoire de cette mission. Lorsqu'en 1862 Radama II ouvrit son pays aux influences étrangères, et que la liberté de conscience fut proclamée par le nouveau monarque, une mission catholique fut de suite organisée à Tamatave, avant même l'arrivée des missionnaires de la Société de Londres. Les Jésuites possédaient en effet à la Réunion un grand établissement qui leur permit d'envoyer immédiatement à Madagascar des prêtres, des frères lais ouvriers et des sœurs de la Miséricorde. Ces hommes et ces femmes montrèrent un grand zèle et déployèrent une grande activité. En peu de temps tout est organisé : établissements scolaires ; étude de la musique en vue de la messe ; enrôlement d'enfants de chœur ; création d'un orchestre. Pour les filles des classes élevées, outre des écoles primaires ; établissement pour l'enseignement de la broderie. Cette extrême activité, à laquelle il faut rendre un juste hommage, attira certainement d'abord la population malgache d'un caractère essentiellement faible, changeant et impressionnable, mais ne produisit pas tous les fruits qu'on en attendait.

L'influence de l'Évangile reprend rapidement le dessus et le Père Jouen, chef de la mission, écrivait peu après au pape une lettre dont nous retenons cette phrase bien significative : « Tout le christianisme de la population consiste dans la lecture de la Bible. » En effet, le culte catholique, malgré ses pompes et sa puissance extérieure, n'exer-

çait que peu d'influence sur les chrétiens malgaches, et les prêtres romains désarmés se hâtèrent de formuler cette accusation qu'ils reproduisent encore aujourd'hui, que la mission protestante travaillait contre la France pour la politique anglaise.

Avant même le retour des missionnaires protestants on fit courir le bruit que Radama s'était fait catholique, et les Jésuites ne dédaignèrent pas d'user de moyens plus que douteux pour arriver à leurs fins et même d'altérer la vérité, du moment que les intérêts de l'Église pouvaient s'en bien trouver.

Les *Annales de la Propagation de la Foi*, qu'on peut appeler le journal officiel des missions catholiques, racontent plusieurs faits publiés en 1862 et qui montrent combien les disciples de Loyola ont été habiles. Ce sont d'abord deux lettres adressées au pape, l'une par le P. Jouen, l'autre attribuée à Radama lui-même. Le prêtre y raconte que les catholiques furent les premiers à cultiver le *sol vierge* de Madagascar, et que les Malgaches « comprenaient la différence entre le culte des méthodistes qui n'enseignaient que la Bible et le culte catholique, avec ses dogmes touchants, l'unité de sa foi, la pompe de son culte, les trésors de sa charité, la grâce de ses sacrements et la vertu toute-puissante du saint sacrifice de l'autel ».

La conclusion venait tout naturellement : ces Malgaches, fascinés par la vérité si belle, si pompeuse, abandonneraient sous peu le protestantisme pour embrasser la foi catholique.

La seconde lettre venait, dit-on, de Radama, qui attestait ses sentiments très chrétiens et très catholiques. Or, chacun sait que le successeur de Ranavalona demeura toujours païen, malgré ses bonnes dispositions toujours persistantes à l'égard de tous les représentants du christianisme. Cette lettre était simplement un faux puisqu'elle ne portait aucune signature, et n'exprimait nullement les sentiments du monarque. Mais voici un fait plus caractéristique encore : le jour du couronnement du nouveau roi qui eut lieu dans une assemblée publique et qui ne revêtait aucun caractère religieux, le P. Jouen, accompagné du P. Finaz, rendit visite de grand matin à Radama. Le roi et son épouse qui étaient encore en négligé, les reçurent avec affabilité. Les prêtres demandèrent à voir la couronne, qui était un cadeau de l'empereur des Français. Après l'avoir admirée, ils demandèrent au monarque de l'essayer. Celui-ci y consentit très volontiers, et les deux prêtres de

Rome profitèrent de ce moment pour asperger et la couronne et la tête du roi avec de l'eau bénite qu'ils avaient emportée avec eux en cachette. Les souverains malgaches n'y attachèrent aucune importance et le couronnement eut lieu dans la journée en présence de tout le peuple.

C'est ainsi que se passa le fait, mais voici comment le Père Jouen le raconte et comment il arrange le récit de ce pieux manège : « Les premiers rayons du soleil avaient à peine éclairé le faite du palais, lorsque nous nous présentâmes, le révérend Finaz et moi ; immédiatement toutes les portes s'ouvrirent et nous fûmes autorisés à installer l'autel du sacrifice. Le révérend chapelain de Sa Majesté (M. Ellis) se doutait certes fort peu à ce moment de ce qui allait se passer. Qu'aurait-il pensé surtout s'il avait pu voir une couronne royale placée sur l'autel et attendant la bénédiction que le prêtre catholique allait invoquer sur elle ? Donc, tout étant préparé, je commençai à dire la messe en présence du roi, de la reine et de quelques intimes. Un père de la mission m'assistait. La messe terminée, je récitai sur la couronne royale toutes les prières ordonnées par l'Eglise ; puis, après l'avoir aspergée d'eau bénite et avoir appelé sur elle toutes les bénédictions d'en haut, je la pris dans mes mains et, m'approchant de Radama, je la plaçai solennellement sur sa tête en prononçant ces paroles : « Sire, c'est au nom de Dieu que je vous couronne. Réglez longtemps pour la gloire de votre nom et pour le bonheur de votre peuple. » Il était près de huit heures lorsque finit cette cérémonie qui n'avait guère eu d'autres témoins que Dieu et ses anges (1). A part le fait de l'aspersion par l'eau bénite, tout le récit est un pieux mensonge inventé pour la gloire de Dieu et l'édification des bonnes âmes ! Malgré ces procédés condamnables, la mission catholique n'en a pas moins accompli une œuvre utile qui a eu une certaine importance. « Les missionnaires catholiques français, dit M. Paul Melon (2), sont au nombre de 114, à savoir 19 ecclésiastiques, dont 1 évêque ; 19 frères chefs d'ateliers constructeurs, 19 frères des écoles chrétiennes, 27 sœurs de Saint-Joseph, chargées, ainsi que les frères, de la direction des écoles à Tamatave, à

(1) *Relation d'un voyage à Tananarive à l'époque du couronnement de Radama II*, par le T. R. P. Jouen, préfet apostolique de Madagascar.

(2) *Les Missions Protestantes de Madagascar*, par M. Paul Melon, *Revue Chrétienne*, 1896, Juillet, p. 4.

Tananarive et à Fianarantsoa. L'œuvre a été interrompue pendant la guerre de 1883, mais trois ans après elle a recommencé et aujourd'hui la mission peut montrer à son actif 600 écoles primaires, 9 écoles normales, 1 collège, un observatoire astronomique qui possède la lunette qui a servi aux observations du passage de Vénus, 1 imprimerie qui fournit à la mission sa provision d'ouvrages français, latins et malgaches, et enfin une léproserie. La mission a, de plus, construit à Tananarive une cathédrale d'un fort bel aspect et a contribué largement aux progrès de l'agriculture et de l'industrie ; elle a bâti des fabriques, elle a introduit des espèces nouvelles de végétaux, elle a enrichi l'île de cultures précieuses. »

CHAPITRE IV

Les Missions Protestantes Épiscopales.

La reine Victoria, apprenant le prochain couronnement du nouveau roi de Madagascar, Radama II, envoya à Tananarive une ambassade chargée de représenter Sa Majesté Britannique à cette cérémonie et d'apporter des présents au successeur de la cruelle Ranavalona. Cette mission fut confiée au major général Johnstone, commandant les forces militaires anglaises à Maurice; l'évêque Ryan l'accompagnait. Cet ecclésiastique étudia avec le plus grand intérêt l'état religieux du peuple malgache, entretenait des relations très amicales avec Ellis et, d'accord avec lui, décida qu'il adresserait un appel à la *Société Missionnaire de l'Église anglicane* ou à la *Société pour la propagation de l'Évangile* pour travailler à Madagascar, non pas dans le champ déjà cultivé par la mission de Londres, mais dans les districts encore si nombreux où il n'y avait pas de missionnaires.

Dès 1864, la Société Missionnaire de l'Église anglicane répondait favorablement à l'appel de l'évêque Ryan et deux missionnaires, MM. Campbell et Maundrell partirent pour Madagascar. Après avoir été longtemps en danger sur mer dans une tempête, ils débarquèrent sur la pointe septentrionale de l'île, à *Vohimarina*, et là, fondèrent une station missionnaire dans une contrée absolument païenne.

Les commencements de cette œuvre furent heureux; les indigènes venaient en foule au culte; les missionnaires étaient aimés, écoutés et respectés, mais quand ils s'attaquèrent aux vices de la population et surtout à l'immoralité effrénée de leurs auditeurs, dont ils espéraient bientôt faire leurs paroissiens, l'opposition éclata terrible et menaçante. Les missionnaires furent chassés de Vohimarina; le gouverneur malgache, quoique chrétien, fut incapable de protéger l'œuvre des serviteurs de Dieu et ces derniers, voyant leur impuissance, explorèrent l'île, M. Campbell en allant vers le sud, du côté de la baie d'Antongil, et M. Maundrell vers le nord.

Fatigués et quelque peu découragés, ils retournèrent au bout de dix-huit mois à Maurice, d'où ils repartirent pour Tamatave en 1866. — Ils s'établirent à *Andébourand*, à 112 kilomètres au sud de Tamatave et c'est là qu'ils créèrent le centre ou le quartier général de leur œuvre.

M. Campbell entreprit l'année suivante un voyage d'exploration dans le Betsileo et constata dans ce pays de grands besoins religieux. Non seulement il y fut accueilli avec enthousiasme mais encore et surtout l'impression qu'il recueillit de ce voyage fut qu'il fallut envoyer des missionnaires dans cette province.

Il adressa en Angleterre un nouvel appel qui fut entendu et plusieurs autres missionnaires vinrent se joindre à l'œuvre. La Société Missionnaire de l'Eglise anglicane, quoique moins riche et par conséquent moins puissante que la Société des Missions de Londres, a accompli une œuvre utile et considérable. Mais ce qui la caractérise surtout c'est qu'elle n'a jamais cherché à travailler dans des champs cultivés par d'autres sociétés. Comprenant que l'île était assez vaste pour que toutes les sociétés y fassent une œuvre d'évangélisation sans se nuire les unes aux autres, comprenant que les fruits de la justice se sèment dans la paix, elle n'a cessé d'entretenir les meilleures relations avec tous les autres chrétiens. L'appel de l'évêque Ryan fut aussi entendu *par la Société pour la propagation de l'Evangile*, mais seulement en 1864, année où les missionnaires Hey et Holding s'établirent, le premier à Tamatave même, le second à Foulepointe.

Le zèle que ces deux hommes déployèrent, la piété profonde avec laquelle ils évangélisaient, leur attirèrent dès les débuts les sympathies des indigènes et ils purent constituer des églises assez nombreuses. Outre l'évangélisation proprement dite on établit des écoles du dimanche, des classes de couture, de chant, de lecture biblique et d'instruction pour les catéchumènes et les communiant.

Enfin M. Hey fonda une imprimerie et enseigna à plusieurs Malgaches l'art d'imprimer.

Le mauvais climat de la côte, les fièvres constantes ont été en somme les seules entraves à cette mission qui rencontrait cependant tant de facilités dans le cœur des indigènes. Elle s'est néanmoins bien développée et actuellement elle compte dix missionnaires à Madagascar, mille adhérents et deux ou trois mille enfants dans les écoles.

CHAPITRE V

La Mission Norvégienne.

L'œuvre de la mission norvégienne est la seconde en importance à Madagascar. Elle est plus attachante que les missions anglaises et que les missions catholiques françaises, tant par les services absolument désintéressés qu'elle peut être appelée à rendre à la cause française, par le fait de sa neutralité politique, que par l'intérêt qui s'attache à tout effort considérable fait uniquement pour servir la cause de la civilisation et de l'Évangile.

Cette société a son siège à Stavanger, ville de Norvège située au bord de la mer à l'extrémité sud-ouest de la péninsule scandinave.

Entendant parler des grands besoins religieux de Madagascar et des nombreuses portes qui s'ouvriraient dans cette île pour les messagers de l'Évangile, le comité de Stavanger décida d'y tenter l'établissement d'une mission.

Mais les Norvégiens commencèrent par demander à la Société des Missions de Londres son assentiment, ce qui les fit dès lors considérer par les Anglais non comme des concurrents qui pourraient devenir dans la suite des adversaires, mais comme des aides et des collaborateurs.

Cet exemple est à suivre non seulement dans tous les champs de missions évangéliques, mais aussi dans nos églises en pays civilisés ! Que de compétitions désastreuses, que de conflits douloureux, que de luttes nuisibles à l'avancement du règne de Dieu seraient ainsi évitées !

La Société des Missions de Londres répondit favorablement à cette demande disant que l'île était assez vaste pour une nouvelle société missionnaire, qu'elle favoriserait de tout son pouvoir les débuts des Norvégiens, mais que de leur côté ces derniers ne devraient pas se fixer sur les territoires déjà occupés par les Anglais.

Ces arrangements préalables qui montrent la sagesse du Comité de Stavanger une fois faits, deux missionnaires, MM. J. Engh et Nil-sen furent désignés pour Madagascar en 1865. Ils arrivèrent à Tana-

uarive, non pour s'y fixer, ce qui eût été contraire aux conventions, mais pour apprendre la langue et se familiariser avec le genre de vie de Madagascar. Pendant ce séjour dans la capitale, ils prirent aussi des renseignements sur la partie de l'île qu'ils allaient évangéliser dans la suite.

Après entente avec la Mission de Londres, il fut décidé qu'ils se dirigeraient vers le sud, du côté de Betsiléo et auraient pour premiers champ de travail la ville de Bétafo, à 50 kilomètres de Tananarive.

Mais avant de partir, ils reçurent la visite de leur évêque Schreuder, qui travaillait déjà pour la mission de Stavanger à Port-Natal et à Maurice depuis 1864. Schreuder avait du reste préparé la voie à ses collègues, en recueillant les premiers renseignements sur Madagascar et en les envoyant en Norvège.

C'est sur ces renseignements indispensables du reste à toute entreprise sérieuse, que le Comité avait décidé l'envoi de MM. Engh et Nilsen. L'évêque Schreuder amenait avec lui les fiancées des missionnaires, et le mariage se célébra à Tananarive.

Dans le Betsiléo, la population encore païenne dans son ensemble fut moins influencée par la démonstration du couronnement de la reine et de sa conversion au christianisme qu'à Tananarive et aux environs. Les agissements de certains individus qui s'étaient donné pour mission de parcourir le pays pour annoncer la conversion de la reine, firent naître certaines confusions dans l'esprit des Betsiléos et l'œuvre des Norvégiens trouva les cœurs mal préparés. — Heureusement, les missionnaires résistèrent avec une grande énergie; leur attitude décidée et plutôt décourageante les préserva des mécomptes qui affligèrent tant les missionnaires de Londres. Ceux-ci, voyant leurs églises encombrées de non-valeurs, rendaient justice plus tard à la circonspection des Norvégiens dans laquelle ils avaient cru d'abord trouver un blâme de leur propre optimisme (1).

Suivant un plan mûrement arrêté et scrupuleusement suivi encore aujourd'hui, le Comité de Stavanger, d'accord avec ses premiers missionnaires, divisa le pays en trois champs d'activité : la mission centrale, la mission de la côte ouest et la mission de la côte sud-est.

(1) G. Büchschütz, *La Mission norvégienne à Madagascar*. « *Le Témoignage* », 1896, pages 68, 83, 93, 99, 117, 133.

Cette méthode permit un travail ordonné et systématique qui a une grande valeur et qui empêcha certains frottements inévitables même entre collègues d'une même œuvre.

En 1869, l'évêque Schreuder amena de nouveaux renforts, consistant en sept missionnaires. Une seconde station centrale fut fondée à *Masinandrina*. Dans leurs lettres et leurs rapports, les missionnaires anglais constatent avec reconnaissance et joie que les Norvégiens tiennent fidèlement leurs promesses et qu'ils ne font rien pour attirer à eux leurs fidèles. En 1871, cinq nouvelles stations sont fondées ; les renforts arrivent rapidement, et le corps missionnaire se trouve dans l'espace de cinq à six ans déjà bien nombreux.

Mais le fait le plus marquant de cette année 1871, fut la fondation d'une église luthérienne à Tananarive. Elle eut pour pasteur le docteur Borchgrevink. Cette création qui, au premier abord, paraît contraire aux promesses faites par les missionnaires de Stavanger, se justifiait néanmoins par le fait qu'il fallait que la mission du Betsiléo eût son représentant à la capitale et qu'en même temps il y eût à Tananarive une église pour recevoir les nombreux prosélytes qui venaient de la province.

En 1874 un nouvel envoi de missionnaires permit la création de la mission de la côte ouest, dans le pays des Sakalaves, et en 1875 celle du sud avec Ambato, Fihasianana et Fanoarivo comme centres.

Pour être complet et impartial, disons cependant que vers 1870 les rapides progrès de la mission norvégienne portèrent ombrage aux directeurs de la Société de Londres. Nos frères de Londres sont indépendants et congrégationalistes ; les Norvégiens appartiennent à l'Église nationale et avec leurs évêques comme les luthériens de Suède, du Danemark et des provinces du nord de l'Allemagne, quelque peu entachés d'épiscopalisme aux yeux indépendants anglais. De là quelques tiraillements et même la demande extraordinaire et vraiment exagérée de la fermeture de l'établissement à Tananarive et de l'évacuation du Betsiléo.

La Société de Stavanger s'en expliqua à Londres même ; elle fit remarquer aux Anglais qu'il n'était pas admissible de considérer comme occupées les régions que Londres ne pouvait pas songer à évangéliser de fait et elle s'engagea à éviter avec soin tout prosélytisme indiscret et toute rivalité.

Les représentants des deux Sociétés, animés à un degré égal de sentiments fraternels et équitables, toutes les difficultés furent levées et depuis nombre d'années les relations entre les deux missions sont établies sur un pied d'une grande cordialité et d'un accord parfait.

L'œuvre de la mission norvégienne à Madagascar a pris un développement très rapide. En 1871, M. Lars Dahle fonde le *Séminaire théologique* d'où sortent des pasteurs indigènes qui secondent partout et efficacement les missionnaires européens.

La même année vit s'ouvrir à Tananarive une importante *école de filles*; puis l'année suivante sont fondés successivement *un asile de garçons*, *une école primaire supérieure*, *des écoles industrielles*, *deux écoles normales pour instituteurs*; *des écoles de médecine*, *une léproserie* et enfin, en 1877, une importante imprimerie d'où sortit, avant tout autre livre, une nouvelle traduction de la Bible par les missionnaires Borgen et Dahle.

D'après les dernières données statistiques, les *communautés* comptent 29.703 adultes, 3.353 catéchumènes et 9.034 enfants; les écoles ont 1.121 maîtres, 37.000 élèves. Il y a 45.146 personnes sachant lire grâce aux efforts des missionnaires de Stavanger; enfin, en 1894, la Société a consacré à Madagascar seule la somme de 425.000 francs.

CHAPITRE VI

La Société des Amis ou Quakers.

Les Quakers ou « Amis » n'ont guère de champs de mission exclusivement à eux, mais partout où ils peuvent aider, exhorter et encourager, ils ne manquent pas de le faire. On a souvent vu dans les diverses stations missionnaires de l'Afrique méridionale arriver de ces « frères » à la piété profonde et bienfaisante.

Outre les réunions qu'ils tiennent, ils apportent aux missionnaires, souvent isolés, leurs sympathies et leurs encouragements. L'intérêt pour l'œuvre de Madagascar était tellement vif dans tous les milieux chrétiens que « la Société des Amis » envoya quelques-uns de ses membres dans la grande île africaine.

Elle y délégua MM. Sewell et Street; ce dernier venait des États-Unis avec sa femme. Ils se rendirent à Tananarive et s'y fixèrent en juin 1867. Leur but n'était nullement de créer une œuvre nouvelle, mais de collaborer à celles qui existaient déjà. Il faut bien le reconnaître, après les missionnaires de l'église épiscopale et ceux de la mission norvégienne, les agents de la Société de Londres eurent un peu peur de voir s'établir auprès d'eux les quakers. Mais ces craintes ne furent pas de longue durée quand ils virent l'esprit dont étaient animés les nouveaux venus et surtout quand ils eurent connaissance de leurs intentions. Comme en Angleterre et en Amérique, leur première pensée a été de s'associer à l'œuvre scolaire et de s'occuper des malades. D'ailleurs, des envois de livres et de fournitures d'école avaient précédé MM. Sewell et Street. Ces intentions ont été couronnées de succès et actuellement les quakers possèdent deux établissements d'instruction supérieure avec 700 élèves; puis, de concert avec les autres missions, ils ont construit un magnifique hôpital qui a coûté 150.000 francs souscrits par des amis de la mission.

L'œuvre médicale est très considérable; elle comprend six dispensaires médicaux, une léproserie et un superbe hôpital (1).

M. Sewell, voyant l'urgence de mettre sur les rangs un plus grand nombre de pasteurs à Tananarive, accepta la charge de pasteur officieux de deux églises indigènes en collaboration avec un des missionnaires de la Société de Londres.

Ce fait est digne d'être signalé, car il est contraire aux habitudes des quakers, mais en même temps il montre combien grand et réel était l'accord des deux Sociétés.

D'ailleurs, M. Sibree rapporte dans son ouvrage le fragment d'une lettre de MM. Sewell et Street, adressée à leurs amis d'Angleterre et dans laquelle entre autres choses, ils disent comme confirmation de leur satisfaction à travailler avec les autres chrétiens : « Les services indigènes se célèbrent avec tant de simplicité et de fidélité scripturaire, qu'aucun membre de notre Société ne saurait se faire scrupule d'y prendre part. » Ces paroles, sous la plume de chrétiens qui se séparent des autres par leur organisation ecclésiastique et leur culte, manifestent cette unité essentielle qui existe entre les vrais disciples du Christ, quelles que puissent être leurs divergences extérieures.

Nous aimons à relever ce fait pour toutes les Sociétés protestantes qui travaillent à Madagascar; cette *unité* spirituelle a été pour beaucoup dans les succès du protestantisme dans cette île lointaine.

Le chiffre des ouvriers de la Société des amis s'élève, pour Madagascar, à 15; celui des adhérents à 25.000, dont 2.915 communicants (2).

(1) *Missions protestantes à Madagascar*, par M. Paul Melon. *Revue chrétienne*. Paris, 1896. Livraison de juillet, p. 6.

(2) On sait que les quakers n'attachent que peu d'importance à la communion et cependant à Madagascar ils établissent une différence entre adhérents et communicants. Cette dérogation à leurs principes est justifiée par le fait déjà signalé de leur désir de faire cause commune avec les autres chrétiens évangéliques. Un prêtre catholique le constate lui-même dans ces lignes (le P. Abinal, *Vingt ans à Madagascar*, page 311) : « Les quakers jugèrent bientôt qu'il leur était plus avantageux de s'unir aux indépendants que de travailler pour leur propre compte. Ils ont donc sans scrupule sacrifié leurs principes pour faire cause commune avec ces messieurs, et ils vivent en assez bonne intelligence avec eux, surtout quand il s'agit d'attaquer le catholicisme. » De plus, la coutume des quakers à Madagascar est de laisser les chrétiens de leur district libres d'administrer les sacrements, s'ils le jugent à propos, et la plupart le font à l'instar de leurs coreligionnaires des districts de la Société de Londres. Mais les missionnaires quakers s'abstiennent des sacrements.

CONCLUSION

Les différentes tentatives faites par les nations chrétiennes avant le XIX^e siècle, n'ont produit aucun résultat et n'ont, en aucune manière, favorisé les travaux actuels des Sociétés de missions à Madagascar.

Au contraire, s'il était resté quelque souvenir de ces essais dans l'esprit des Malgaches, ils auraient plutôt nui à l'œuvre religieuse.

Les nombreuses expéditions militaires dirigées pendant plusieurs siècles contre Madagascar n'ont jamais aidé au développement de la civilisation chrétienne entreprise par les missionnaires chrétiens.

C'est le protestantisme, par la Société des Missions de Londres, qui a créé l'œuvre à Madagascar, l'a développée et fortifiée. Les autres Sociétés, y compris la mission catholique, ont trouvé le terrain déjà bien préparé par les congrégationalistes anglais.

L'époque des persécutions a été une époque de rude épreuve pour les chrétiens Malgaches et, par sympathie, pour leurs amis et frères d'Europe ; mais elle a été en même temps une période salutaire pour l'affermissement spirituel de ces chrétiens. Les critiques qui ont été signalées n'affaiblissent nullement la beauté des caractères, l'héroïsme réel des martyrs.

La Bible, le martyre — ces deux mots résument l'histoire des origines de l'église évangélique protestante à Madagascar. Voilà ses titres au respect, les gages de son avenir, le sceau de l'adoption et de la bénédiction de Dieu. Sur cette vigne que sa main a plantée, Il a dit comme de toute église fondée sur sa Parole : « Je l'ai plantée, je ne l'arracherai pas. » (Jérémie, xxiv, 6.)

Les Malgaches ont un caractère craintif, faible, changeant et impressionnable ; de là cette mobilité extraordinaire dans leurs convictions religieuses, passant avec une facilité presque scandaleuse du protestantisme au catholicisme et du catholicisme au protestantisme.

Le catholicisme romain, représenté par les Jésuites à Madagascar, a

toujours considéré le protestantisme comme un ennemi, le mettant au même rang que le paganisme et l'immoralité. Le protestantisme a souffert de ces dispositions du catholicisme, mais ne l'a jamais considéré comme un ennemi. Le protestantisme a scrupuleusement observé, même dans les moments les plus critiques de son histoire à Madagascar, le grand principe de la liberté religieuse. Le catholicisme ne peut pas en dire autant.

C'est ce qui constitue la supériorité du protestantisme sur le catholicisme : supériorité morale par excellence, plus précieuse que celle du nombre, de l'influence et de l'argent.

Les différentes sociétés protestantes qui travaillent à Madagascar ont montré et montrent encore aujourd'hui une grande cordialité dans leurs rapports. S'il y a eu des difficultés inhérentes à toute institution humaine, ces difficultés ont été réglées dans un esprit de largeur et de charité qui fait honneur aux représentants du christianisme évangélique et montre leur unité dans leur diversité.

Vu :

Le doyen,

A. SABATIER.

Vu :

Le Président de la soutenance,

E. VAUCHER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

STATISTIQUE DES MISSIONS A MADAGASCAR

A la fin de l'année 1891, le Père Caussègue, procureur de la mission des Jésuites à Madagascar, publiait un tableau des missions protestantes et des missions catholiques. Nous y attachons une grande valeur à cause même de son origine.

	MISSIONS	MISSIONS PROTESTANTES		
	CATHOLIQUES	Anglaises	Norvégiennes	Total
Européens à l'œuvre.	114	68	44	112
Aides indigènes . . .	641	6.110	1.130	7.240
Élèves des écoles. . .	17.338	92.316	37.487	129.803
Adhérents.	130.669	310.313	47.681	387.994
Églises	415	1.333	454	1.787
Imprimeries.	1	3	1	4
Léproseries	»	2	1	3
Hôpitaux	»	1	1	2

Remarques. — Les missions anglaises sont celles des congrégationalistes, des anglicans et des quakers. Les premiers sont de beaucoup les plus importants. Il ne faut pas cependant croire que ces chiffres élevés d'adhérents représentent un nombre égal de chrétiens pratiquants. Dans ces foules qui font profession de christianisme à Madagascar depuis que la cour a accepté cette religion, il y a nécessairement beaucoup de balle mêlée au bon grain.

Cela ressort clairement des statistiques publiées par la Société des Missions de Londres. Le rapport de 1894 indique 63.620 communiant

et 283.738 adhérents (1). Cette remarque s'applique également à la mission catholique. Le tableau ci-dessus indique 130.667 adhérents, mais le rapport officiel de la Congrégation de la propagande pour 1891 ne relève que 33.790 catholiques.

(1) D'après des renseignements plus récents, fournis par M. Krüger, délégué de la Société des Missions de Paris à Madagascar (1895), *la Société de Londres* compte 33 missionnaires européens; 1.048 pasteurs indigènes; 288.884 adhérents, dont 52.749 membres adultes et 74.796 élèves des écoles; *la Société norvégienne*, 25 missionnaires; 58 pasteurs indigènes; 29.942 membres adultes; 80.000 adhérents et 37.241 écoliers.

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL (Le P.). *Vingt ans à Madagascar*. Colonisation, traditions historiques, mœurs et croyances, d'après les notes du Père Abinal et de plusieurs autres missionnaires de la Compagnie de Jésus, par le Père DE LA VAISSIÈRE. Paris, Lecoffre, 1885, in-8°.
- ALLIER (R.). *Choses de Madagascar*. *Revue bleue*, Paris, Chamerot et Renouard, 24 juillet 1897.
- ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI. Années 1862 et suivantes.
- BARBIÉ DU BOGAGE (V.-A.). *Madagascar, possession française depuis 1642*. Paris, 1859, in-8°.
- BONNEMAISON (J.). *Historique de Madagascar*. Iles sous notre protectorat, lacs et fleuves. Tarbes, Imprimerie Lescamela, 1894, in-8°.
- BORCHGREVINK (C.). *Kortfattet Oversigt over Madagascar, dets Folk og Mission*. Christiania, 1885, in-8°.
- BÜCHSENSCHÜTZ (G.). *La Mission norvégienne à Madagascar*. « Le Témoignage » 1896 et suivants, Paris.
- BUET (Ch.). *Madagascar, la reine des côtes africaines, histoire, mœurs, religion, flore, etc.* Paris, Palmé, 1883, in-8°.
- CAMERON (J.). *Short Notices on Madagascar*. Cape-Town, 1854, in-8°.
- CAROL (Jean). *Chez les Hovas*. Paris, Ollendorf, 1898 (Articles du « Temps » complétés, 1897).
- CAUSSÈQUE (le P.). *Madagascar, statistiques et légendes*, d'après les documents officiels. Extrait des « Etudes religieuses », janvier 1893. Paris, Imprimerie Dumoulin, in-8°.
- CAPLAND (S.). *An History of the island of Madagascar, comprising a political account of the island, religion, manners and customs of its inhabitants*. London, Burton, 1822, in-8°.
- CHAVANON (J.). *Une ancienne relation sur Madagascar (1650)*. (Lettre du P. Nacquart). Paris, Champion, 1897, in-8° (extrait de la *Correspondance historique et archéologique*, t. IV.)

- COUSINS (W.-E.). *Brief Review of the London Missionary Society in Madagascar, from 1861 to 1870*. Antananarivo, 1871, in-8°.
- LE MÊME. *Madagascar of to-day*. London, Religious tracts Society, 1895, in-18.
- LE MÊME. *Antananarivo Annual*, t. II et suiv.
- DAHLE (Rev. Lars). *Madagascar og dets Beboere* (Madagascar et ses habitants). 2 vol., Christiania, 1876 et 1877. Voyez MOELLER et NAGEL.
- DALMONT. *Mémoire sur Madagascar. Annales de la Propagation de la Foi*, t. XVIII, 1846, p. 146.
- DAWSON (E.-W.). *Madagascar, past, present and future; the aggression of the French and the revival of the slave trade*. London, Haddon, 1893, in-8°.
- DRURY (R.). *Madagascar, or Robert Drury's Journal, during fifteen years' captivity on that island*. London, 1729, in-8°.
- DU VERGÉ (Colonel). *Madagascar et peuplades indépendantes abandonnées par la France*. Suivi de notes et documents inédits. Paris, Challamel, 1887, in-8°.
- ELLIS (W.). *History of Madagascar, comprising also the Progress of the Christian Mission established in 1819, and an authentic account of the recent martyrdom of Rafaravavy and of the persecution of the native Christians*. 2 vol., London, Murray, 1838, in-8°.
- LE MÊME. *Three visits to Madagascar during the years 1853, 1854 and 1856*. London, Murray, 1869, in-8°.
- LE MÊME. *Madagascar revisited*. London, Murray, 1867, in-8°.
- LE MÊME. *The martyr Church*. London, 1869, in-8°.
- FERRAND (G.). *Les Musulmans à Madagascar*. Paris, Leroux, 1891 et 1893, 2 fascicules in-8°.
- FLACOURT (Ét. de). *Histoire de la grande île de Madagascar*. Paris, Lamy, 1636, in-4°; 3^e éd., 1663, in-4°.
- FROIDEVAUX (H.). *Un explorateur inconnu de Madagascar au XVII^e siècle, François Martin*. Paris, Imprimerie nationale, 1896. (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*.)
- GRANDE ENCYCLOPÉDIE, t. XXII, *Article sur Madagascar*, par G. Regelsperger, (1896).
- GRANDIDIER (A.). *Histoire de la géographie de Madagascar*. Paris, Imp. nat., 1885, tirage de 1892, gr. in-4°.
- GREGORY (F.-A.). *Religion in Madagascar*. Church Quaterly Review, July 1878, p. 385.

- GUIDE PRATIQUE du colon et du soldat à Madagascar, par E. GAUTIER, le D^r ROUIRE, A. JULLY et P. COMBES. Paris, André, 1895, in-42 (avec une bibliographie).
- GRUNDEMANN (R.). *Allgemeiner Missions*. Atlas, fasc. I, cartes 17 et 18. Gotha, J. Perthes, 1867, in-4^o.
- GUILLON (E.). *La question de Madagascar. Les droits et les intérêts de la France*. Décembre 1885. Paris, lib. centrale des publications populaires, 1886, in-8^o.
- HAMY (D^r). *Les races humaines de Madagascar*. *Revue scientifique*, 21 sep. 1895.
- HUE (F.). *Les Français à Madagascar*. Paris, Picard et Kaan, 1887, in-8^o.
- LE MÊME. *La France et l'Angleterre à Madagascar*, Paris, Ollendorf, 1885, in-42.
- LE MÊME et HAURIGOT (G.). *Nos grandes colonies : Afrique. La Réunion, Madagascar, Sénégal*. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-42.
- LE MÊME. *La Réunion et Madagascar*. Paris. Lecène et Oudin, 1887, in-8^o.
- JOUEN (Le P.) *Le Christianisme à Madagascar*. *Revue de l'Orient*, 1852, p. 41.
- JOURNAL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS, années 1862 et suiv.
- KINGDON (A.). *Rapports des faits en connexion avec les difficultés françaises à Madagascar. Lettre adressée à M. Grévy, président de la République française*. Tananarive, imp. A. Kingdon, 1882, in-8^o.
- KRÜGER (H.). *L'Émyrne et la route de Tamatave à Tananarive*. (Carte et notice.) Paris, maison des Missions, 1897.
- LA VAISSIÈRE (Le P. de) *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires*. Paris, Lecoffre, 1884, 2 vol. in-8^o (Cf. ABINAL).
- LE CHARTIER (H.) et PELLERIN (G.). *Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Paris, Jouvot, 1888, in-16.
- LECLERC (M.). *Les peuplades de Madagascar*. Paris, Leroux, 1895, in-8^o.
- LEGUÉVEL DE LA COMBE (B.-F.). *Voyages à Madagascar et aux îles Comores (1823-1830)*. 2 vol., Paris, René, 1840, in-8^o. (Précédé d'une notice historique et géographique, par E. de FROBERVILLE.)
- LITTLE (H.-W.). *Madagascar, its history and people*. With a map. Edinburgh and London, Blackwood, 1838, in-8^o.
- LONDON MISSIONARY SOCIETY (*Report of the*). Londres, 1820 et suiv., in-8^o.

- MADAGASCAR ET LES PROTESTANTS FRANÇAIS. Paris, *Revue chrétienne*, 1887 (Discours prononcés le 2 mai 1887 par MM. DE PRESSENSÉ, HOLLARD, F. PUAUX et BOEGNER.)
- MADAGASCAR ET LE PROTESTANTISME FRANÇAIS, *le passé, l'enquête, le devoir*. Pièces annexes (11 mars 1897). Paris, Maison des Missions évangéliques, 1897, in-18.
- MAHY (F. DE). *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*. Fragments de lettres familières. Paris, Lemerre, 1891, in-18.
- LE MÊME. Chambre des députés. Extrait du *Journal Officiel* du 26 juillet 1885. Discours prononcé par M. de Mahy dans la séance du 25 juillet 1885.
- DISCUSSION du projet de loi portant ouverture d'un crédit extraordinaire de 12.190.000 francs pour les dépenses occasionnées par les événements de Madagascar. Paris, imp. du *Journal Officiel*, 1885, in-8°.
- MAILLARD (L.). *Lettres des missionnaires de Madagascar (1845-1847)*. Lyon, Naegelin (1850), in-4°; 2^e édition (1851).
- MARTINEAU (A.). *Étude de politique contemporaine. Madagascar, 1894*. Paris, Flammarion, 1894, in-8°.
- MALOTET (A.). *Étienne de Flacourt et les origines de la colonisation française à Madagascar*. Paris, Leroux, 1898.
- MÉMOIRES de la Congrégation de la Mission, t. IX, 1866 (Lettres du P. NACQUART, etc., non en vente).
- MELON (P.). *Missions protestantes à Madagascar*. Extrait de la *Revue chrétienne*, juillet 1896. Dôle, in-8°.
- MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. *Documents diplomatiques, affaires de Madagascar, 1881-1883, 1884-1886, 1895 et 1896*. Paris, imp. Nationale, in-folio.
- MISSIONSKART over Madagaskar. 1892, af N. LANDMARK (Stavanger, Maison des Missions).
- MOELLER (P.). *Missions-Magazin*, XXV. Bâle, 1881, p. 129 et 305 et 1885, p. 290.
- NACQUART (Le P.). *Lettres inédites du Fort-Dauphin*. Manuscrit n° 187 de la bibliothèque du Mans. Cf. MÉMOIRES et J. CHAVANON.
- NAGEL (L.). *Roman ou histoire? Critique de l'histoire des Missions malgaches. Les Missions évangéliques au XIX^e siècle*. Neuchâtel, 1881, p. 129 et 161.
- NORSKE MISSIONSSELSKABS Aarsberetninger. Stavanger, imp. Kielland, 1866-1897.

- OLIVER (S.-P.). *Madagascar, an historical and descriptive account of the island and its former dependencies*. London, Mac-Millan, 1886, 2 vol. in-8°.
- LE MÊME. *The true story of the french dispute in Madagascar*. With a map. London, Unwin, 1883, in-8°.
- PARIS (SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE). *Assemblées générales*. Paris, 1883 et suiv. Cf. JOURNAL.
- PAULIAT (L.). *Madagascar*. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-8°.
- LE MÊME. *Madagascar sous Louis XIV, Louis XV et la Compagnie des Indes Orientales de 1664*. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-8°.
- PFEIFFER (Ida) *Voyage à Madagascar*, trad. par W. DE SUCKAU et précédé d'une notice sur Madagascar, par F. RIVAUX. Paris, Hachette, 1862, in-18.
- LE MÊME. *Reise nach Madagaskar*. 2 vol. Vienne, 1861, in-8°.
- PIOLET (Le P.). *Madagascar et les Hovas*. Paris, 1893, in-8°.
- PITON (Ch.). *Revue des Missions contemporaines*, années 1890-1893. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- PROUT (Rev. E.). *Madagascar, its missions and its martyrs*. London, 1862, in-8°. 2^e éd., 1863.
- RENNEPONT (I.). *Madagascar, l'Histoire et les Missions*. *Revue du monde catholique*, août 1863.
- RESAKA. *Organe des missions catholiques*. Tananarive, imp. catholique, depuis 1874.
- SACHOT (O.). *Voyages du docteur W. Ellis à Madagascar*. Paris, Sarlit, 1860, in-12.
- LE MÊME. *Madagascar et les Madécasses, histoire, mœurs, productions, curiosités naturelles*. Paris, Sarlit, 1864, in-12.
- SAILLENS (R.). *Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas examinés impartialement. Avec une préface de F. Passy et un appendice contenant des documents officiels inédits*. Paris, Monnerat, 1883, in-8°.
- SHAW (G.-A.). *Madagascar and France, with some account of the island, its people, its resources and development*. London, Religious Tracts Society, 1883, in-8°.
- SIBREE junior (Rev. J.). *A Madagascar bibliography*. Antananarivo, Press of the L. M. S., 1883, in-8°.

- LE MÊME. *Encyclopædia Britannica*. Article *Madagascar*, 9^e édition. T. XV, 1883.
- LE MÊME. *Madagascar and its People*. London, Religious Tracts Society, 1870, in-8°.
- LE MÊME. *Madagascar et ses habitants*. Trad. par H. et H. Monod. Toulouse, Société des livres religieux, 1873, in-8°.
- LE MÊME. *Social and religious progress in Madagascar. Sunday at Home*. Londres, 15 février et 29 mars 1879.
- LE MÊME. *Antananarivo : its churches and religious institutions*. Chronicle of the London missionary Society, 1884, p. 253.
- LE MÊME. *The great African island*. Chapters on Madagascar. Londres, Trübner, 1880, in-8°.
- LE MÊME. *Madagascar before the conquest*. Londres, Unwin, 1896, in-8°.
- VAUCHER (E.). *Encyclopédie des sciences religieuses* (F. Lichtenberger). Art. *Madagascar*, t. VIII (1880).
- VINSON (Dr A.). *Madagascar ou l'ambassade française à Tananarive en 1862*. Saint-Denis (Réunion), imp. Lahuppe, 1889, in-8°.
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
INTRODUCTION	1-2
PREMIÈRE PARTIE	
HISTOIRE DE MADAGASCAR	
CHAPITRE I ^{er} . — Le pays et ses habitants.	3-9
— II. — Religion et idées religieuses des Malgaches	10-14
DEUXIÈME PARTIE	
LES MISSIONS CHRÉTIENNES	
CHAPITRE I ^{er} . — Premiers essais faits par les missions catholiques	15-19
— II. — La Société des Missions de Londres.	20-37
— III. — La Mission catholique	38-42
— IV. — Les Missions protestantes épiscopales	43-44
— V. — La Mission norvégienne	45-48
— VI. — La Société des Amis ou Quakers	49-50
CONCLUSION	51-54
BIBLIOGRAPHIE	55-60

